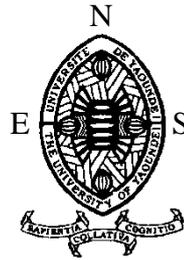


RÉPUBLIQUE DU CAMEROUN  
Paix-Travail-Patrie

UNIVERSITÉ DE YAOUNDÉ I

ÉCOLE NORMALE  
SUPÉRIEURE

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS



REPUBLIC OF CAMEROON  
Peace-Work-Fatherland

THE UNIVERSITY OF YAOUNDE I

HIGHER TEACHERS' TRAINING  
COLLEGE

FRENCH DEPARTMENT

**LE RETOUR DANS LE ROMAN DE  
L'IMMIGRATION : UNE APPROCHE HUMANISTE  
DANS VOICI VENIR LES RÊVEURS D'IMBOLO  
MBUE, PLACE DES FÊTES DE SAMI TCHAK ET LA  
PRIERE DE YAKOB DE LUCIEN AYISSI**

*Mémoire rédigé et présenté pour évaluation partielle en vue de l'obtention du  
Diplôme de Professeur de l'Enseignement Secondaire Général deuxième grade  
(Di.P.E.S-II)*

par

**DJOUOMOU FONOU Raïssa**  
*Licenciée ès lettres trilingues*

sous la direction de

**M. Emmanuel MATATEYOU**  
*Professeur*

**Année académique 2018-2019**

## SOMMAIRE

SOMMAIRE .....	i
DÉDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS .....	iii
LISTE DES ABRÉVIATIONS .....	iv
RÉSUMÉ.....	v
ABSTRACT .....	vi
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE I : DE L'URGENCE DU DÉPART.....	15
CHAPITRE II : DE L'EUPHORIE DE L'ARRIVÉE A LA DYSPHORIE DE LA RÉALITE .....	24
CHAPITRE III : ÉLÉMENTS DÉCLENCHEURS DU RETOUR.....	36
CHAPITRE IV : CONDITION DU RETOUR : ÉPANOUISSEMENT ET RÉALISATION DE SOI .....	49
CONCLUSION GÉNÉRALE .....	67
BIBLIOGRAPHIE .....	71
ANNEXE .....	76
TABLE DES MATIÈRES .....	78

**DÉDICACE**

**À**

**La famille, au sens africain du terme.**

## REMERCIEMENTS

À :

- ✓ mon directeur de mémoire, Monsieur le professeur Emmanuel MATATEYOU pour sa disponibilité, sa patience et ses conseils pédagogiques;
- ✓ mes parents, frères et sœurs, pour leur soutien incondtionnel ;
- ✓ ma belle-famille pour le soutien physique et moral ;
- ✓ DONFACK Alain Bruno pour le soutien financier et moral ;
- ✓ mes camarades de promotion notamment FUBIH Prisca et NGO Madeleine, POUEWE Keliane, pour leurs idées.

## **LISTE DES ABRÉVIATIONS**

VVLR : Voici venir les rêveurs

PDF : Place des fêtes

LPDY : La prière de Yakob

## RÉSUMÉ

La migration de retour est un phénomène qui suscite de plus en plus d'intérêt aujourd'hui. Ainsi le thème du retour est mis à jour dans certains romans de la littérature issue de l'immigration, ce qui a attiré notre attention. Notre étude porte sur une approche humaniste du retour dans *Place des fêtes* de Sami TCHACK, *La prière de Yakob* de Lucien AYISSI et *Voici venir les rêveurs* d'Imbolo MBUE. Ce travail examine comment la thématique du retour a évolué de son lien avec la notion d'identité et d'appartenance pour s'associer à celui d'épanouissement économique et professionnel. En nous appuyant sur la théorie de la motivation d'Abraham Maslow, nous avons structuré notre travail en quatre chapitres. Le premier chapitre examine les déterminants du départ de l'émigré, le deuxième analyse le séjour euphorique-dysphorique de l'immigré, le troisième analyse les facteurs déclencheurs du retour et le dernier analyse les conditions d'un retour effectif.

Mots-clés : Immigration-Retour-Motivation-Condition du retour-Identité-Epanouissement.

## ABSTRACT

Return migration has been given a particular interest today, so as to be a relevant concern in migration literature, that awakes our interest. This work uses a humanistic approach to study how return is presented in Sami Tchak's *Place des fêtes*, Lucien Ayissi's *La prière de Yakob*, and Imbolo Mbue's *Behold the dreamers*. It examines the shift that has taken place as far as return is concerned, from its link to identity and belonging to professional and economical welfare. Based on Abraham Maslow's theory of motivation, this work analyses the theme in four chapters. The first chapter finds out the grounds behind the departure, the second shows how the sojourn of immigrant gradually moves from euphoria to dysphoria, the third one brings out the trigger factors that push immigrant to return home, and the last chapter analyses the conditions of an efficient return.

**Key words: Migration- Return- Motivation-Condition of return-Identity-Welfare.**

**INTRODUCTION GÉNÉRALE**

De l'*Odyssée* d'Homère au *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire en passant par *Return of the native* de Thomas Hardy, la problématique du retour, aussi vieille que le monde et les migrations, a fait couler beaucoup d'encre et de salive. Aujourd'hui encore, on parle du retour de la diaspora comme un élément indissociable du processus de développement des pays africains. Néanmoins on note la recrudescence du phénomène de l'immigration intellectuelle, économique, illégale ou sportive. Ceci rend presque paradoxale le thématique du retour, car comment parler du retour quand le rêve de plus d'une génération n'est que de voyager, d'aller là où coule le miel et le lait. De plus on pourrait se demander comment l'immigration peut constituer un fléau comme nous observons dans les médias alors même que, dans le contexte de globalisation qui caractérise le monde, on parle de « libération des frontières », de « village planétaire », de « citoyenneté universelle ». Cette liberté de mouvement serait garantie par la Déclaration universelle des droits de l'homme et du citoyen, 1945/Articles 13.1, 13.2 et 14.1. S'agirait-il seulement de la libre circulation des biens et services ? C'est dans ce sens que Njikam Musa (2009) dans sa thèse se demande si à l'orée de la mondialisation on peut encore parler de village planétaire dans un monde où les maisons sont des barrières infranchissables ; s'il est encore possible de faire de l'immigration et de l'immigré un sujet de discussion dans un contexte où la suppression et la chute des frontières, la promotion de l'identité du citoyen-monde sont les maître-mots. Quoi qu'il en soit, une clarification du concept de l'immigration et de la littérature d'immigration semble nécessaire pour saisir l'importance de ce sujet.

L'immigration est un phénomène qui a pris de l'ampleur après la deuxième guerre mondiale, notamment en Europe et aux Etats Unis. Depuis, le nombre de candidats à l'immigration ne cesse de croître de même que les dispositifs mis en place par les pays du nord pour endiguer ce phénomène. Le démographe François Heran (2007) affirme que depuis 1940 à nos jours, les migrations deviennent un phénomène global. Plus de 120 millions de personnes se déplacent à travers le monde. Il insiste sur le caractère inéluctable de l'immigration en ces termes : « *le brassage des populations est en marche et rien ne l'arrêtera. Il n'y a pas à se demander s'il faut être pour ou contre [...] la seule question qui vaille c'est de savoir comment le réaliser dans les meilleures conditions* ».

Un constat semble clair : les émigrés devenus immigrés se font remarquer sur le paysage artistique et littéraire par des productions qui dépeignent le malaise identitaire et social de leurs conditions. Il s'est posé un véritable problème de nomenclature et de classification quant à cette

nouvelle forme littéraire, car ces écrivains refusent d'être catégorisés dans une sorte d'africanité marginale s'ils ne peuvent être des écrivains reconnus et valorisés en tant qu'écrivain tout simplement. Myrian Louvriot (2013, 1) souligne que « *l'écriture migrante est devenue l'un des emblèmes de la littérature de la fin du vingtième siècle ; [...] elle s'inscrit dans la mouvance du postmodernisme* », dans la mesure où elle est intimement liée au contexte de mondialisation et de l'importance grandissante des flux migratoires à travers le globe. Dans la même lancée, Raphaël Confiant estime que « *l'art du roman est à l'aube d'une ambition nouvelle : donner le spectacle du monde entier dans son perpétuel mouvement* ».

L'expression « écriture migrante » apparaît pour la première fois sous la plume du poète d'origine haïtienne Robert Berrouet-Oriole en 1983 dans un article où il dénonce le peu d'intérêt que l'institution littéraire réserve à ce qu'il appelle « les littératures migrantes », dans un Canada où les communautés culturelles suscitent une attention particulière.

Le débat sur l'immigration littéraire africaine en France a été institué au début des années 1990, par Manier Bernard sous le titre « Beurs, Noirs et Black Babel » dans la revue littéraire « Notre Librairie ». Depuis, plusieurs productions littéraires sur l'immigration ont vu le jour à l'instar de l'ouvrage d'Odile Cazenave (2003), *Une nouvelle génération de romanciers africain à Paris*, la mise au point de Christine Albert (2005) *sur L'immigration dans le roman francophone contemporain* ou encore de Boniface Mongo-Mboussa (2005), *L'Indocilité*. Il découle de ces travaux que la parcellisation entre l'ancienne et la nouvelle génération se situe au niveau du refus catégorique de ces derniers à revendiquer l'appartenance à la Négritude et à l'africanité comme faire valoir esthétique. L'argument fondamental de cette position serait que « *l'origine culturelle de l'écrivain n'est pas une garantie de la géographicit  de l'œuvre [c'est-à-dire], le fait d'exprimer les caractères existentiels et culturels d'un espace géographique donné* ». (Frédéric Mambenga : 2007, 280). Pour ce dernier il semble nécessaire de distinguer entre :

*L'immigration comme thème littéraire faisant l'objet d'un traitement plus ou moins particulier selon les époques, et l'immigration comme modalité existentielle de l'écrivain qui oblige à une position spécifique avec son pays d'origine. Il peut décider de s'en écarter totalement [...] ou bien il garde [...] une relation littéraire charnelle, comme c'est le cas chez les écrivains de la Négritude, ou conflictuelle comme chez Sami Tchak ou Beyala (Ibid. pp.280-281)*

Dès lors plusieurs noms ont vu le jour pour désigner cette réalité. Chevrier (2006 :159) parle de « littérature de la migritude », terme qui se rapproche de « littérature de l'immigration », car l'accent est mis sur le rapport avec le pays d'origine de l'écrivain. Cette appellation se fonde sur la théorie stipulant que la littérature de l'immigration serait un prolongement du mouvement de la Négritude. Vue dans ce sens les écrivains de la nouvelle génération refusent cette appellation qui les réduirait dans une sorte de marginalité tout comme le concept d' « écrivain francophone », né dans les années 1970 pour désigner les écrivains « non français », au regard de l'importance dont jouissent ces écrivains dans le paysage littéraire français, notamment avec l'émergence de la *littérature beur* produite par les écrivains magrébins.

Pour certains critiques, il s'agit des « littératures issues de l'immigration », car le référent principal est l'immigré avec les clichés et les stéréotypes qui lui sont assignés. C'est ce qu'Abdel Kader Djimai souligne dans une interview en disant que lorsqu'un écrivain anglais ou espagnol s'exprime en français, on dit « voilà un cosmopolite », quand il s'agit d'un algérien ou d'un sénégalais, on s'écrie « voilà un immigré ». Dans le même ordre d'idée, Leonora Miano (2008) invente le néologisme « afropéen » pour désigner ces européens d'Afrique Subsaharienne qui font partie intégrante de la société française sans réellement être reconnus comme tel. Avec elle, on pourrait parler de « littérature afropéenne ».

Une autre appellation plus généralisante telle que voulue par les signataires du *Manifeste pour une littérature monde* en 2007, avec entre autre Édouard Glissant, Tahar Benjeloun ou encore Alain Mabanckou, est celle de « littérature monde en français ». Pour ces derniers la littérature dite de l'immigration et les littératures en général gagneraient à s'inscrire dans la logique du « tout-monde » et de la mondialisation, ce qui éviterait les catégorisations et les marginalisations diverses.

Il semble donc difficile de donner un nom approprié à cette nouvelle forme d'écriture qui domine l'espace littéraire africain ces dernières décennies, comme le relève à juste titre le sujet de cet article d'Élien Declercq (2011): « *Écriture migrante* », « *littérature (im)migrante* », « *migration littérature* » :*réflexion sur un concept aux contours imprécis* ».

Nonobstant ce brouillage conceptuel, Myriam Louviot pense qu'il s'agit, de manière générale, de la littérature migrante qui n'est pas simple littérature d'exil ou de déplacement, mais qui renvoie principalement aux œuvres littéraires produites à partir des années 1980 :

*La littérature migrante serait cette littérature produite par les écrivains issus de la migration, c'est-à-dire ayant effectivement vécu l'expérience du passage ou de l'installation dans un pays autre ou étant nés de parents immigrés. Elle se définit donc en partie par un critère sociologique, mais surtout par la mise en œuvre de certaine poétique (thème de l'exil, du deuil, de la perte de repère, rapport problématique à l'espace, à la langue, entre-deux... (Myriam L., 2013, 1)*

Elle rejoint bien les caractéristiques de la littérature migrante telle qu'élaborées par Lebrun et Collès (2007) : la transculturation, la quête de l'identité, la critique sociale et le choix de la langue.

De manière générale, la question de l'immigration de même que la définition de l'immigré reste centrale dans le débat politique juridique, artistique, et littéraire.

*Toupié dictionnaire*, le dictionnaire de politique, définit le terme "immigré" et les termes dérivés tel qu'il suit : le verbe *immigrer* signifie entrer de manière temporaire, ou définitive dans un pays dont on n'a pas la nationalité. Un *immigrant* ou un *migrant* est celui qui est en train d'immigrer ou qui vient d'immigrer. Un *immigré* est une personne qui est établie dans un pays par voie d'immigration. L'*immigration* est l'action d'immigrer, de séjourner de manière durable ou définitive dans un pays étranger. C'est aussi le phénomène d'entrée dans un pays d'accueil d'individus ou d'une population d'individus non autochtones, en général pour y trouver un emploi ou avec l'intention de s'y établir dans la perspective d'une meilleure qualité de vie. *Synonyme* : déplacement, migration, exode, transplantation ; *antonyme* : *émigration* : le même phénomène du point de vue de départ ; *émigrer* : changer d'endroit, de région ; *adjectif* : *émigré* : celui qui part.

Le dictionnaire Larousse définit le verbe « Migrer » en ces termes : effectuer une migration, se déplacer vers un autre lieu. Pour Le *Littré*, « migrer » signifie « se déplacer ; c'est tout déplacement d'un lieu précis vers un autre lieu dans l'optique de s'y établir. Le dictionnaire Robert définit l'immigration comme « une entrée dans un pays des personnes non autochtones qui viennent s'y établir, généralement pour y trouver un emploi ». Selon l'ONU, un immigré est toute personne née dans un autre pays que celui où elle réside.

En prenant appui sur l'étymologie du mot immigration qui paraît en 1768, formé à partir du Latin *immigrare* sur le préfixe « in » qui signifie « venir dans, s'introduire dans », et de « *migrare* » « changer de résidence », Frederick Mambenga (2007) estime qu'au vingtième

siècle, le mot immigré est chargé d'une connotation négative qui s'éloigne de sa signification empruntée au latin. Il pense que dans le contexte actuel l'immigré est perçu comme toute personne étrangère issue d'un pays peu développé qui travaille dans un pays industrialisé. Il dit à ce propos : « *Cette perception s'est cristallisée dans l'imaginaire littéraire, au point où elle se présente généralement comme une rupture morale, sociale et culturelle, c'est-à-dire comme une situation d'exclusion ou de marginalisation sociale et de tension morale* ». Cet état d'exclusion serait la source d'inspiration des écrivains dits « issus de l'immigration ». C'est ce qui ressort à la lecture de multiples romans qui racontent les périples des personnages immigrés, personnages qui sont la plupart de temps à l'écart, en marge de la société d'accueil, et qui pour diverses raisons ne parviennent pas réellement à s'intégrer.

O. Sénamin (2007, 25) définit l'immigrant comme une personne qui s'est déplacée plus ou moins volontairement d'une société pour s'installer durablement dans une autre société à laquelle il souhaite désormais contribuer pleinement. Pour Pascal Mahan (2007 :155), l'immigration s'entend comme l'entrée, l'établissement temporaire ou définitif dans un pays, de personnes venues d'ailleurs pour des raisons diverses. Elle suppose l'intégration socioculturelle, la collaboration entre les immigrés et les autochtones. Hervé Aderson Tchumkam (2007, 189) estime que « *l'immigration entre dans notre sens dans la logique de l'obsession pour le « paradis du nord* ».

Dans ce méli-mélo, Frédéric Mambenga-Ylagou (2007, 273) soutient que « la littérature africaine de l'immigration n'existe pas ». La raison de cette prise de position serait que : « *la littérature de l'immigration africaine subsaharienne [...] ne saurait, en ce moment, constituer un espace littéraire identifiable parce qu'elle apparaît instable du point de vue littéraire et n'a pas d'autonomie par rapport au champ littéraire francophone* » (op.cit. p.251). En d'autres termes on ne saurait parler d'une littérature africaine de l'immigration si elle ne constitue pas un espace littéraire indépendamment de l'espace littéraire francophone. Pour lui le destin de cette nouvelle littérature reste intimement lié à l'espace des littératures écrites en langue française dont elle serait l'une des branches. Il soutient à ce sujet :

*Il ne suffirait pas de parler de l'immigration pour être défini comme un écrivain de l'immigration. Parler de l'immigration comme possibilité d'un champ littéraire obligerait à reconnaître [...] un écrivain comme immigré ou comme issu de l'immigration ; [...] son œuvre ou une partie de celles-ci doit aborder les conditions sociologiques des immigrés* (op.cit. p.281)

Ces critères s'appliquent aux corpus qui fondent notre travail et nous y reviendrons incessamment.

Dans la même logique, il estime que le fait migratoire ne saurait être considéré comme l'unique condition de l'émergence d'une littérature d'immigration. Pour parler d'une littérature de l'immigration, il faut également le « *questionnement du fait migratoire comme phénomène social* » (op.cit. P. 282). Cela signifie que l'immigration comme une thématique littéraire se rattachant à celui plus vague de l'exil, doit se distinguer de l'immigration comme modalité d'être social et esthétique caractérisant les écrivains vivant en situation d'immigré dans un pays donné. Le critère de détermination d'une littérature d'immigration africaine serait alors « *la dislocation des personnages* », qu'on étudierait à partir :

*Des modes de vie coincés entre l'inadaptation et l'exclusion, l'ambition de s'affirmer et la non reconnaissance sociale, le mensonge et la débauche morale, le brouillement des repères identitaires et l'affirmation identitaire, la nostalgie non évacuée du pays d'origine et le rejet des racines parentales.* (Ibid. pp. 282-283)

C'est à ce dernier critère, c'est-à-dire la nostalgie non évacuée du pays natal et le rejet des racines parentales que se situe principalement le sujet de ce travail de recherche. En effet si on parle de la problématique du retour, c'est bien en rapport avec ce lien difficilement dissociable qui unit l'immigré à son pays natal :

*La littérature de l'immigration négro-africaine [...] n'aurait d'existence que si elle instaure une relation entre la géographicité originelle africaine et la francité intégrative des personnages. C'est une littérature qui reflèterait le « je » de la double appartenance tel que l'assument certains personnages de Beyala, Sami Tchak ou Koffi Kwahulé* (op.cit., P.281)

Depuis la génération de la Négritude, Odile Cazenave (2003) estime que cette problématique n'est plus centrale dans les écritures des écrivains africains de la nouvelle génération. Cela pourrait se justifier par le fait que les écrivains concernés sont nés ailleurs, dans le pays où ont immigré leurs parents, pays qu'ils considèrent désormais comme leur patrie, même s'ils ne sont acceptés qu'en partie. Le pays d'accueil étant le pays natal, le retour ne représente plus pour ces derniers une obligation. Dans le même sillage, Abdourahmane Wabéri

(1998) affirmait que « *le thème du retour au pays natal à presque disparu du paysage romanesque africain* ».

Mais on ne saurait réduire la littérature de la nouvelle génération à ce critère dans la mesure où ce démarquage paraît plus thématique que générationnel. Ces écrivains racontent la vie des immigrés en occident et ne sont pas forcément nés là-bas. Ils y sont allés pour la plupart poursuivre la quête du savoir, y résident ou y ont résidés.

Nous pouvons dire, au regard des dates de production des romans qui nous intéressent, publiés respectivement en 2001, 2010, 2016, que ce thème reste d'actualité, ou alors qu'il y a eu un regain d'attention dans les nouveaux romans. C'est ce qui expliquerait la constance de la thématique du retour chez plusieurs romanciers. Pour Beauchemin, C., Shoumaker B., Henys (2007), « *la migration de retour implique un changement de résidence qui ramène le migrant à son milieu d'origine* ». Cette démarche est visible dans les romans que nous nous proposons d'étudier. Nous nous sommes intéressés principalement à trois auteurs pour examiner la façon dont chacun conçoit le retour.

Le premier roman qui a attiré notre attention est *Place des fêtes* de l'écrivain Togolais Sami Tchak. De son vrai nom Sadamba Bowounda, cet auteur est né en 1960, à Lomé, où il obtient une licence en philosophie en 1983. Il arrive en France en 1986 pour étudier la sociologie à l'Université de Sorbonne d'où il obtient un doctorat. Sous sa plume, plusieurs romans voient le jour parmi lesquels *Place des fêtes* paru en 2001 aux éditions Gallimard. Il reçoit le Grand Prix de littérature d'Afrique Noire pour l'ensemble de son œuvre, connu pour son audace à parler de manière crue des thèmes « tabous ». Le roman raconte les aventures tumultueuses d'un jeune immigré au nom inconnu, né en France mais de parents nés en Afrique, qui refuse catégoriquement ses origines africaines et se considère comme un « français à couleur tendance ». Il s'obstine à faire comprendre à son père son absurdité d'un retour au pays natal presque obsessionnel. Mais le père a juré que la France n'aura pas son cadavre. Il s'octroie un contrat de rapatriement de corps, déçu et résigné, et retourne mourir dans son village quelque part dans le sud du Sahara. Plusieurs travaux ont été édités à propos de ce roman.

Lilyan Kesteloot (2007) observe les caractéristiques d'ordre stylistique et le refus de catégorisation du référent Africain et conclut que Sami Tchak fait partie de cette nouvelle génération en rupture avec les auteurs précédents qui s'exercent à une écriture différente comme

le souligne par ailleurs Abdourahmane Wabéri (1998). C'est une écriture crue qui démystifie le glorieux passé africain tel que rêvé par les prédécesseurs et décrit l'inconfortable position d'entre-deux dans laquelle se trouve les immigrés de la nouvelle génération, coincés entre l'impossibilité de rentrer et d'être de « vrai français ». Dans ce travail, la question identitaire prime sur l'autre aspect économique et professionnel qui constitue des freins non négligeables au retour.

Baguissoga Satra dans la thèse qu'il défend en 2010 sur le thème *Les audaces érotiques dans l'écriture de Sami Tchak*, montre que le romancier rompt avec le mythe de la pudeur dans la mesure où on remarque une sorte d'appropriation de la thématique sexuelle, signe pour lui d'une innovation esthétique. Dans le même sillage, Ornella Pacelley (2016) examine *L'écriture du corps et mythe personnel de l'écrivain : approche psychocritique de Place des fêtes, Hermina et La fête des masques* et déduit qu'il existe un lien entre l'écriture du corps et la quête de l'identité dans la littérature francophone contemporaine, car une telle intimité ne peut se lire qu'universellement. On remarque dans ces deux travaux le lien étroit entre la sexualité et l'identité dans les œuvres de Sami T. Ici encore, la question de retour et les déterminants économiques et socio-professionnels n'est pas abordée.

In « De l'expression du baroque chez les nouveaux romanciers africain : une étude de *La vie et demie*, *Place des fêtes* et de *Verre cassé* », Martin Dossou analyse les procédés de reconstruction et de recomposition du récit des écrivains de la nouvelle génération. Ces procédés d'écriture s'illustrent par une mixture de genre littéraire, par les néologismes lexicaux, la resémantisation des mots, des emprunts. Il conclut qu'une nouvelle forme d'écriture se déploie sous la plume Sami Tchak. Allant dans le même sens, Steve Remondo (2012) écrit un article sur « Le portrait de l'écrivain postcolonial en cartographe : poétique et politique du lieu dans *Place des fêtes* » dans lequel il étudie l'œuvre sous l'angle de la polyphonie en mettant en avant l'obscénité de la rhétorique, du lieu et du langage dans le roman.

De même, J.J. Rousseau Tandia Mouaffo (2016) dans « *Place des fêtes : à propos des modalités énonciatives par le sujet narrant* » s'inspire de l'analyse du discours tel que élaboré par Dominique Maingueneau pour illustrer comment le sujet narrant dans la littérature de l'immigration reconfigure le système énonciatif notamment dans son rapport avec l'autre. Il ressortit que l'identité affiche un nouveau visage loin des stéréotypes et clichés, mais toujours coincée dans cette inconfortable prison de « l'entre-deux ». Les travaux cités plus haut mettent l'accent sur l'innovation esthétique et stylistique en rapport avec l'identité qui caractérise

*Places des fêtes* et autres roman de Sami T. Naturellement le problème du retour ne constitue pas l'objet de leurs recherches.

Ahmed, E., Ifeoma, M. dans « Migritude, immigration et déracinement dans *Place des fêtes* » examinent comment l'auteur représente le déracinement volontaire de ces africains qui décident de demeurer en occident malgré les misères, le racisme et les difficultés d'intégration. Ils mettent en exergue cette décision de rester en France malgré les frustrations et les misères sans s'interroger sur pourquoi ces immigrés se refusent à rentrer au pays natal.

Frédéric Mambenga-Ylagou a traité du thème de la dislocation comme fondement thématique de la littérature d'immigration en prenant le cas Sami Tchak comme un exemple type de cette littérature. Il montre que le romancier transcrit bien la situation sociale et morale des immigrés en France, que son personnage principal, sans identité particulière, vraisemblablement un antihéros, affirme néanmoins une certaine identité elle-même problématique. Il ajoute que le récit auto diégétique, la familiarité du langage, et la déconstruction du réel constituent les particularités esthétiques chez cet auteur qui utilise la double marginalisation comme un moyen d'existence.

Au regard de ces travaux sur *Place des fêtes* de Sami Tchak, il ressort que plusieurs critiques se sont appesantis sur les aspects esthétiques et langagiers qui pour eux constituent la nouveauté chez cet auteur. On constate aussi que les thématiques de la sexualité et de l'identité restent les plus développées par les critiques. Par conséquent étudier la problématique du retour dans ce roman serait novateur et contribuerait même à la compréhension de ce roman.

*La prière de Yakob*, second roman de notre corpus, est le premier roman du philosophe Lucien Ayissi, publié au Cameroun aux éditions Harmattan en 2010. L'intrigue de ce roman nous ramène à l'ère où le Blanc était encore considéré comme un mythe. Dans le village d'Akak, Yakob Obama, le forgeron, n'a pour seul objectif que de faire de son unique fils un blanc dans tous les sens du terme. Alors le jeune Angoula obtient un certificat et son père l'envoie faire des études en ville au lycée d'Ongola, puis à Paris, à l'université de la Sorbonne. Mais rongé par les questions identitaires et raciales, Angoula revient au pays accompagné de sa jeune épouse blanche, Jacqueline, pour se rendre compte que son pays est gangrené par le chômage, la corruption et le népotisme. Déçu, il retourne à Paris où il est sûr d'avoir au moins un emploi.

Cette œuvre d'une description poignante a été étudiée par certains chercheurs. Mballa Nganti Murielle dans son mémoire a étudié le thème de l'ironie sous le prisme du postmodernisme en montrant comment l'auteur utilise cette figure comme un moyen de critique sur la société Camerounaise. Mireille Viviane Fobasso quant à elle analyse Le processus de mystification et de démythification de l'ailleurs et le destin du héros dans ce roman. Elle montre à partir de l'imagologie littéraire que les stéréotypes et les fausses représentations de l'ailleurs expliqueraient l'attrait pour l'occident, ce qui crée une certaine rupture entre le désir et la réalité une fois que le mythe est détruit. Elle conclut à l'aide du schéma actantiel de Greimas que l'exilé postcolonial est doté d'une double légitimité qui fait de lui un héros témoins de son temps et capable de s'adapter en tous lieux.

Là encore, les littératures sur ce corpus ne traitent pas du retour comme une thématique à part entière. Au vu de l'importance des différents déplacements qu'effectue le personnage principal de ce roman, il serait intéressant d'y étudier le thème du retour pour comprendre ce que cache ce mouvement d'aller et de retour qu'accomplit le héros.

Imbolo Mbue, l'auteure du roman de notre troisième corpus, est née en 1982 à Limbé. Elle quitte sa ville natale en 1998 pour continuer ses études aux Etats Unis où elle obtient un Master Degree en art et littérature à l'université de Colombie. Son début roman paraît en 2016, avec beaucoup de retentissement, simultanément en anglais et en français aux éditions Belford : *Behold the Dreamers / Voici venir les rêveurs*, qui lui vaut le prix PEN/Faulkner en 2017. Dans ce roman, Mbue s'inspire des crises des subprimes en 2007 pour narrer les mésaventures de l'ambitieux Jende, jeune camerounais décidé à rester sur le sol américain avec sa famille. Il enchaîne les petits boulots afin de réaliser son rêve américain et obtenir la fameuse Green Card. Sa vie bascule lorsqu'il devient le chauffeur de Clark Edwards, un riche banquier travaillant chez les Lehman Brothers, entreprise qui va faire faillite lors de la crise des subprimes, entraînant dans sa chute les rêves de Jende. Malade et incapable de subvenir aux besoins à long terme de sa famille en faisant de la plonge, il décide de rentrer à Limbé. Au fil de la narration l'auteure nous promène au sein d'une société rongée par l'inégalité, le racisme ambiant et la désillusion des convoiteurs de la carte verte.

Très peu de travaux ont déjà été effectués sur ce roman en raison de sa récente parution. Néanmoins les analystes littéraires dans les grands journaux comme le *Times*, le *Washington Post* ou *The Guardian* pour ne citer que ceux-ci, sont d'avis qu'il s'agit d'un roman prometteur, impressionnant et captivant dans lequel les partisans à l'immigration sont déchirés entre

l'amour et le désenchantement. Ron Charles écrit que ce roman rompt avec les clichés qu'on assigne souvent aux histoires sur l'immigration. Dante Barrientos-Tecun, Anne Reynes-Delobel (2017 :6) pensent que « *si Behold the dreamers (2016) [peut] être considéré comme appartenant à « la littérature d'immigration », il gagne à être examiné sous l'angle des processus sociaux et politiques qui lient des cultures nationales hétérogènes et les discontinues en réseaux ».*

Dans son article « Hope in the rubble of the American Dream: review of *Behold the dreamer*, by Imbolo Mbue, and *Wang vs. the world*, by Jade Chang », Meyer suggère qu'il y'a un lien entre ces deux romans dans la mesure où l'une des réponses des deux familles dans ces différents romans face à la crise de 2008 est de regarder avec tendresse et regret cette patrie qu'ils ont fui avec tant de rage. Elizabeth Toohey (2018 :1) affirme que ce roman soulève l'éternel problème de classes sociales, d'immigration et de couleur. Sarah Nalova Mongoh dans son mémoire rédigé en 2017 sur le thème « Cross cultural encounters and diasporic sullenness : a study of Imbolo Mbue's *Behold the dreamers*, » montre à partir d'une analyse postcoloniale et psychocritique pourquoi et comment la désillusion affecte les personnages de ce roman.

Ces travaux n'abordent pas la question du retour comme élément fondateur même de ce roman. Ce qui nous donne la possibilité d'examiner cette thématique dans l'optique de donner une autre piste de lecture pour ce roman.

En ce qui concerne les travaux sur le thème du retour dans la littérature, on dira que plusieurs ouvrages ont traité de manière générale des représentations du retour dans la littérature. Ils ont abordé la notion dans une perspective postcoloniale c'est-à-dire en rapport avec l'altérité. On a notamment, en 1994, la collection *Cross/Cultures* qui consacre l'un de ses volumes au thème du retour et à ses représentations dans la littérature postcoloniale anglophone. Dans la même lancée Gillian Beer publie en 1996 l'ouvrage *Open fields : science in cultural encounter* dans lequel il consacre au chapitre *Can the native return ?* L'examen de la notion de retour au pays natal en faisant une analyse de ses représentations dans la littérature victorienne. Il ressort de son analyse que ladite société voit dans l'émigration et l'exil la possibilité de résoudre les problèmes sociaux et ne considère le retour possible que dans la régression. Ces travaux ne soulignent pas l'importance de l'épanouissement social, économique et professionnel comme gage de retour, mais au contraire mettent l'accent sur l'aspect identitaire et communautaire du retour.

Irène Chassaing dans la thèse de doctorat soutenue en 2014 intitulée *Dysnosties* : le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine, analyse le thème du retour dans la littérature francophone canadienne. Elle pose la question de ses origines en répertoriant les obstacles qui s'opposent au mouvement de retour et à l'existence du pays natal comme des entités paradoxales. Sur un corpus de onze œuvres qui associent le retour à un malaise à fois social et identitaire, elle examine les notions qui fondent le pays natal : l'appartenance, la communauté, et l'identité avec pour objectif de les remettre en cause. Elle conclut que l'identité n'est pas fixe et constituée, mais fractionnée et en perpétuel construction due au mouvement et à la subjectivité. La communauté quant à elle est perçue comme une construction fragile basée sur les principes du don, de l'ouverture à l'autre et résulte d'une variation des imaginaires individuels. L'appartenance, elle, est une utopie que le monde cosmopolite aide à construire et à redéfinir. Ce travail réduit la notion de retour au concept de l'identité, de l'appartenance et de la communauté. Or, le mobile du retour ne relève plus seulement du culturel, mais aussi et surtout de l'économique et du professionnel, ce que ce mémoire essaiera de soutenir.

De ce qui précède nous voyons que l'aspect du retour n'aurait pas encore fait l'objet de recherche approfondie dans le corpus choisi. De plus, la question du retour au pays natal a presque toujours été abordée dans son volet identitaire et culturel. Très peu d'intérêt a été accordé dans la relation entre le retour et l'épanouissement social et économique du « revenant », ce qui a attiré notre attention.

Ce travail se donne pour objectif de réévaluer la notion de retour dans son rapport avec l'intérêt économique et professionnel afin de souligner que la problématique du retour au pays natal a subi une évolution. Le mobile identitaire n'étant plus à priori suffisant pour retourner et demeurer au pays d'origine, car le bien être professionnel et économique prime sur le bien être identitaire.

Le problème que pose ce thème est le suivant : comment le retour a-t-il évolué de son lien indissociable d'avec la notion d'identité et d'appartenance pour devenir étroitement lié à la notion de bien-être professionnel et économique ?

Pour mieux saisir la quintessence de ce problème, nous avons élaboré les questions de recherche qui suivent : quels sont préalablement les mobiles du départ de l'immigré ? Est-ce que le séjour de l'immigré en occident concorde avec les illusions qu'il avait avant le départ ?

Quels peuvent être les déterminants de la migration retour ? Le retour n'est-il pas finalement conditionné ?

Dans l'optique de mener objectivement cette étude nous avons émis les hypothèses suivantes: le départ serait largement motivé par la satisfaction des besoins d'ordre social, économique, tandis que le séjour de l'immigré ne s'avèrerait pas aussi luisant et paisible que dans son rêve. En outre, l'impasse, la précarité de même que les problèmes d'ajustement seraient les éléments qui déclenchent le besoin de retour, un retour qui ne serait effectif que si le revenant est épanoui sur le plan économique, social et professionnel.

Pour une bonne cohérence, nous examinerons le retour d'un point de vue humaniste, notamment suivant la théorie de la motivation d'Abraham Maslow. En effet l'approche humaniste est un courant en psychologie fondé sur une vision positive de l'Homme. Elle s'appuie sur une tendance innée de l'être humain à vouloir se réaliser, c'est-à-dire à mobiliser les forces de croissance psychologique et à développer son potentiel. Abraham Maslow s'intéresse particulièrement au développement de soi et conçoit une théorie de la motivation et du besoin axé sur cinq groupes de besoins fondamentaux (voir figure). Pour lui, l'être humain se caractérise par les notions de respects, de responsabilité, d'autonomie, de liberté, d'expérience et de rencontre, qui motivent son action. Le mouvement de retour se fonde sur la nécessité et le besoin qu'à chaque individu de se réaliser et de satisfaire les besoins d'ordre physiologique, sécuritaire, d'appartenance, d'estime de soi, et de réalisation de soi.

L'étude de ce thème doit se faire en quatre chapitres. Dans le premier chapitre nous allons examiner les motivations du départ, car le retour suppose au préalable un départ. Le deuxième chapitre analysera comment l'immigré passe d'un état d'euphorie depuis l'obtention des documents nécessaires pour voyager à un état dysphorique lié à un séjour pénible. Le troisième chapitre étudiera les éléments déclencheurs du retour et le dernier chapitre s'attardera à démontrer que le retour est associé à la condition de réalisation de soi. A la conclusion nous donnerons l'importance pédagogique de l'étude du thème en salle de classe.

**CHAPITRE I : DE L'URGENCE DU DÉPART**

Quelles motivations se cachent derrière ce constant mouvement d'aller et retour ? Telle est la question qui sous-tend ce chapitre. En effet dans le contexte de l'immigration, ce que recherchent les candidats au départ comme au retour est l'épanouissement du voyageur de manière générale. Qu'il soit économique, intellectuel, culturel ou identitaire, la recherche du bien-être semble être l'objectif central des déplacements. Par conséquent les raisons du départ sont-ils intimement liées à la quête du « bonheur ». Ce chapitre va examiner la première phase du mouvement de l'immigration à savoir les motivations du départ. Il met en avant les facteurs d'ordre culturel, économique et sociopolitique qui incitent l'émigré à quitter la terre natale. Ce faisant il classe les mobiles du départ en deux catégories : d'une part les mobiles officiels et, d'autre part, les mobiles officieux.

## **I- LES MOTIVATIONS DU DÉPART**

Plusieurs raisons sont à l'origine du départ de l'émigré de son pays natal vers de nouveaux horizons. Ce travail va retenir d'une part les raisons officielles et d'autre part les raisons officieuses.

### **I-1 LES MOBILES OFFICIELS**

Les mobiles officiels peuvent se comprendre comme ceux que l'émigré avance de manière formelle devant un consulat afin d'obtenir des papiers officiels et un visa lui permettant de séjourner dans le pays de ses rêves. En effet, obtenir les papiers nécessaires pour un voyage à l'étranger n'est pas souvent aisé. Néanmoins, les consulats octroient un visa si l'urgence du départ est justifiée par des raisons bien fondées. Parmi les mobiles officiels, nous classons la quête du savoir et le goût de la découverte.

#### **I-1-1 Épanouissement**

L'une des raisons principalement utilisées pour l'obtention des papiers est la continuation des études ou l'octroi d'une bourse d'étude. Lorsque l'émigré parvient à obtenir une inscription dans une université en occident, il est facilement gratifié d'un visa. C'est pour cette raison que le prétexte des études reste un mobile satisfaisant au près des ambassades. C'est ainsi que dans *La prière de Yakob*, « oncle Olama avait séjourné chez les Blancs pour achever sa formation universitaire » (2010, p.83). De même, lorsqu'« à la fin d'année scolaire, Angoula fut brillamment reçu au baccalauréat. Pour le récompenser, son oncle lui promit une inscription dans une université française » (2010, p.111). Partir pour étudier en Europe semble

être l'un des mobiles essentiels du déplacement de plusieurs africains vers l'étranger. Le narrateur de *Place des fêtes* nous précise les catégories d'étude effectuées par ces voyageurs : « *c'est pourquoi tous les gens qui viennent de chez mes parents là-bas, eh bien, quand ils débarquent en France, c'est toujours pour faire des études de la foutaise. Droit, littérature, histoire, géographie, sociologie et tout le baratin qui ne demande pas grande chose et qui les laisse le temps d'aller faire leurs petits boulots.* » (2010, p.28-29).

Malgré cela, le visa d'étudiant vaut de l'or car il faut déboursier beaucoup d'argent surtout quand on n'a pas obtenu de bourse. Dans *Voici venir les rêveurs*, Jende résolument décidé à faire venir sa progéniture aux Etats-Unis, doit travailler dur afin de faire obtenir un visa d'étudiant en pharmacie à Néni, sa fiancée restée au Cameroun, passeport pour le rejoindre dans le pays de leurs rêves : « *Jende avait dû cumuler trois boulots afin de mettre de côté l'argent nécessaire pour leurs billets, son visa d'étudiante et celui de Liomi.* » (2016, p.20)

Le mobile des études constitue alors une source non négligeable de la volonté de partir. Toutefois, ce motif n'est qu'officiel car les raisons sont à rechercher ailleurs comme nous le verrons plus en avant. Quoi qu'il en soit le goût de la découverte serait un autre élément déclencheur du départ.

### **I-1-2 Le tourisme**

L'autre prétendue mobile que le candidat émigré soutient devant les consulats est le voyage à des fins touristiques. Ce voyage est souvent de courte durée et il faut néanmoins fournir les preuves de bonne foi qu'on reviendra une fois le séjour arrivé à son terme. La procédure est certes longue, mais pour un émigré qui n'a pas fait de longue étude, c'est le risque à prendre. Dans *VVLR*, Jende n'avait reçu de visa de touriste du bureau des affaires consulaires qu'en présentant les preuves ci-après :

*Une lettre de son supérieur le décrivant comme un employé zélé, si amoureux de son travail que jamais il ne le laisserait pour aller vagabonder en Amérique ; le certificat de naissance de son fils pour prouver que rester là-bas reviendrait à l'abandonner ; son droit de propriété sur une parcelle de terrain que son père lui avait donnée, afin de montrer qu'il comptait bien revenir pour y faire bâtir quelque chose ; une autre lettre du service de l'urbanisme de la mairie [...] déclarant que Jende avait déposé un dossier de permis de construire pour une maison ; et une dernière d'un ami qui avait*

*fait le serment que Jende ne resterait pas aux Etats-Unis, car tous deux comptaient ouvrir un débit de boissons lorsqu'il reviendrait (p.27-28)*

Cette démarche est loin d'être facile mais l'émigré sait qu'il doit tout essayer pour aller goûter aux « délices » de l'ailleurs. Dans cette perspective, les raisons de l'émigration se trouvent non dans la volonté pure de celui-ci de faire des études, mais dans celui de fuir les problèmes sociaux, économiques et politiques qui gangrènent son pays.

## **I-2 LES MOBILES OFFICIEUX**

« L'émigration est reliée aux multiples facteurs de repoussement/attirance qui s'exercent [...] sur les franges jeunes de la population », souligne à juste titre Mehdi Lahlou dans l'article « Les causes de l'émigration africaine irrégulière ». En effet, plusieurs déterminants officieux sont à l'origine de l'émigration. Ceux-ci vont du désir de regrouper la famille à l'urgence de fuir une société minée en passant par l'idée que l'émigré se fait de l'ailleurs

### **I-2-1 Le regroupement familial**

Il s'agit ici non pas de la procédure officielle de regroupement de famille, mais celle officieuse qui voudrait qu'on fasse venir son conjoint/conjointe et ses/son enfant pour des raisons d'étude ou de tourisme afin de se marier une fois débarqué dans le pays d'accueil. Ceci reste une pratique assez courante surtout lorsque l'émigré part célibataire et n'a pas suffisamment d'argent pour revenir prendre son épouse/x. C'est ainsi que dans VVLR, Néni, avec son fils Liomi, part en tant qu'étudiante de pharmacie aux Etats-Unis d'où elle épouse Jende deux semaines plus tard : « [...] deux semaine après leur arrivée, ils s'étaient mariés à la mairie, avec Liomi comme porteur d'alliance, [...] New York était sa nouvelle maison, [...] elle se réveillait chaque matin auprès de l'homme qu'elle aimait, tournait la tête, voyait leur enfant. » (2016, p. 21-22)

### **I-2-2 L'idéalisation de l'ailleurs**

Les fausses représentations qu'on se fait de l'ailleurs suscitent très souvent chez l'émigré l'ardent désir de partir. Elles se déclinent en termes d'obsession pour « le paradis du Nord » car pour l'émigré, l'Europe/ l'occident représente ce « qu'il y'a de mieux » en termes de condition de vie, de liberté, de loisirs, de garanties de droits ; bref l'émigré rêve de ce que son bonheur se trouve de l'autre côté de la mer. Il faut dire que ce cocktail d'illusions provient

des images médiatisées, films et autres documentaires qui dépeignent l'occident comme le pays de toutes les possibilités. En outre au regard du changement du niveau de vie des familles qui ont une progéniture au paradis, d'autres émigrés sont convaincus de la nécessité de partir, car « partir ailleurs, ce sera mieux qu'ici ». Le narrateur inconnu de PDF l'exprime si bien quand il dit : « *il était bien leur ambassadeur là où il allait, dans ce pays sans nom qui était situé à dix milliards d'année lumière de leur imagination.* » (2010, 17)

Dans le mémoire qu'elle rédige en 2014 sur le « Processus de mystification et de démythification de l'ailleurs et destin du héros », Fobasso Yemeta explique qu'un ensemble de stéréotype, de représentation et de mythification de l'ailleurs serait à l'origine de ce constant attrait des Africains pour l'occident. C'est cette image biaisée et paradisiaque qui illumine les rêves de l'émigré. Cette pseudo imagination est une mise en exergue par le narrateur de LPDY en ces termes :

*On se représentait le Blanc comme un être fantastique ; ni tout à fait homme ni tout à fait dieu, mais quelque peu divin. [...] L'idée du Blanc était si associée à la science que les rares lettrés du coin, [...] étaient considérés comme de petits Blanc [...] une image idéalisée du Blanc-homme-modèle, incarnation de la beauté [...] de la richesse [...] du pouvoir et du savoir.* (2016, pp23, 24,31)

Cette conception du Blanc, de son statut était (et est) si ancrée que l'imaginaire populaire ne perçoit chez l'homme blanc aucun défaut. LPDY nous dit que ceux qui essayaient de remettre cette image en doute ne se sentaient même malheureux :

*« D'autres acceptaient ce fait difficilement admissible en se disant que les Blancs pouvaient avoir dans leurs rangs des personnes laides, faibles, pauvres et incultes. C'était une possibilité qui ne les réjouissait pas du tout, tant elle était en contradiction avec leur représentation habituelle du Blanc ».* (2016, 31).

Qui plus est, l'imaginaire se représentait l'occident comme un continent où coule continuellement le lait le miel. Jende dans VVLR dit à ce sujet que la famille n'exprimait aucune reconnaissance quand l'immigré envoyait de l'argent au pays, « *persuadée que les rues d'Amérique étaient pavées de dollars* » (2016,100). Pour Neni Jonga, « *l'Amérique était synonyme de félicité. Ce pays donnait à tous, Noirs ou Blancs, la chance de réussir. Tous les*

*photos qu'elle avait vu des camerounais installés en Amérique étaient l'image incarnée du bonheur parfait.* » (2016, 348)

Tout est mis en œuvre pour charmer l'émigré, pour aiguïser son appétit de partir. Là-bas, il y a du bonheur, de la beauté, du bien-être de l'argent, bref l'émigré est convaincu que son épanouissement se trouve ailleurs. A cet aperçu idyllique de l'occident s'ajoute un ensemble de déterminants sociaux, économiques et politiques qui boostent l'émigré à partir à tout prix et même à tous les prix.

### **I-2-3 Un cocktail de facteurs de répulsions**

« *Toute communauté humaine soucieuse de son avenir semble vouloir se venger contre un Etat de la promesse idéaliste et cherche une porte de sortie* », relève Lamine Ndiaye dans son article « L'immigration « clandestine » au Sénégal » en mettant en avant le caractère échappatoire de l'émigration. Parmi les motivations qui rendent le départ de l'émigré pressant, on a un mal vivre croissant et non régressif qui est intimement lié à un cocktail de pauvreté, de misère, d'injustice social, de corruption, de favoritisme, de sorcellerie, de guerre, et surtout d'incertitude en l'avenir. Face à cette contraignante situation sociale, économique et politique, l'émigré caresse l'espoir d'un avenir meilleur ailleurs, là où il pourra gagner assez pour lui et sa famille. Dans ce contexte, l'entourage souhaite que : *L'enfant, le fils, la fille parte au plus vite, pour s'enrichir rapidement [...]. Partir pour se prendre en charge, [...] aider ses parents à prendre en charge le reste des frères et sœurs. Ramener voiture et cadeaux. Faire la fête un mois par an, celui du retour, et montrer que l'on a « réussi »* (Mehdi Lahlou, 2006, 5)

Les candidats à l'émigration se trouvent face à une impasse et considèrent le voyage comme l'unique recours pour échapper à la folie de tant de restriction. C'est pourquoi une fois en Amérique en tant que touriste, Jende ne peut se permettre de rentrer au Cameroun. Dans *VVLR*, il dit ceci : « *Qui donc voyageait jusqu'au Etats-Unis pour retourner au Cameroun et à un avenir bouché trois mois plus tard ? Pas les jeunes hommes comme lui, pas les gens qui, dans leurs propre pays n'avaient devant eux que pauvreté et désespoir* » (2016, 27)

Pour les économistes Hammadoum Tamboura, Amadou Sy et Hermann Diarra dans un article sur Info.com, « *près de 70% des jeunes de moins de 25 ans sont sans emplois. Les jeunes qui représentent environ 60% des chômeurs sont désespérés par l'absence totale de perspectives et cela se traduit par l'émigration* ». Un avenir sans issue certaine ne peut qu'être lié à une misère ambiante et durable qui colle à la peau comme une malédiction. C'est ce

qu'exprime ce fragment dans PDF où le narrateur inconnu affirme : *Il m'avait lui-même raconté que la misère l'accompagna de son village jusqu'à la ville, la main dans la main, une misère dodue [...] qui sifflait tous les jours aux oreilles de papa et qui voulait lui rester fidèle. [...] C'est parce que papa avait mare de cette femme envahissante, la misère [...] qu'il avait décidé de prendre la fuite.* (2010, 17)

Face à cette misère ambiante, les uns et les autres vivent dans une constante débrouillardise pour essayer de survivre, par manque de courage de se laisser mourir. C'est fort de cela que le fils anonyme dans PDF refuse catégoriquement de vivre un jour dans le pays natal de son père :

*Je ne peux pas me tailler une place dans une société où tout est urgence et débrouille, où c'est pour la survie qu'il faut suer du sang. [...] Le chômage, le désœuvrement, la délinquance, la prostitution, ça se voit comme la gueule de la lune quand celle-ci est pleine. [...] Même ceux qui se débrouillent, c'est quoi après tout ? C'est des pauvres galériens qui font semblant de vaincre le destin, mais après crèvent comme des rats empoisonnés. [...] c'est une vie de chien qu'ils mènent là-bas.* (2010,19-20)

La guerre et les coups d'états ne sont pas en reste avec leur marrée de boucherie humaine et de misère qu'elles laissent derrière elles. Pour les économistes cités plus haut, « *l'instabilité politique et l'insécurité grandissante font que nombre de pays africains se trouvent en permanence dans une trappe à la pauvreté infernale.* En effet la lutte pour le pouvoir entre rebelles et parti au pouvoir fait rage dans plusieurs pays africains. Tous veulent gouverner. Le peuple devient le bouc émissaire de cette sauvagerie humaine, coincé entre un gouvernement qui promet tout sans rien faire et des partisans rebellés qui réclament une part du gâteau national. C'est ce que souligne le narrateur de PDF en ces termes :

*Là-bas les Etats, ça meurt et ça se décomposent comme n'importe quel cadavre humain. Là-bas c'est la débâche et les gens qui se tapent sur les cerveaux avec des armes comme dans les films et ça fait des cadavres tous les jours du bon Dieu »[...] la mer des larmes des femmes, des enfants, des pères qui n'ont pas toujours quelque chose à picorer, les larmes des gosses qui colonisent la rue en croyant que c'est là que se trouve leur paradis perdu »* (2010, 19)

Paradoxalement, dans ce méli-mélo dramatique il y'a une minorité de la population qui s'arroe seule les délices du nectar, de la richesse nationale. Ces bénéficiaires de la fortune publique ne connaissent pas les souffrances et les misères de la majorité et ne s'en préoccupent d'ailleurs pas, car malgré tout ils profitent pleinement de la vie. Comme le dit le narrateur de PDF, « *les riches et leurs extravagances, ça ne cache pas les miséreux et leur carence alimentaire* ». (2010, 20)

Qui plus est la corruption, le favoritisme et le clientélisme rendent difficile la tâche du diplômé chercheur d'emploi et ceux même qui travaillent, vivent dans la précarité. Sinon s'interroge Angoula dans LPDY « *Comment un homme aussi instruit que tonton Olama pouvait-il éprouver des difficultés à joindre les deux bouts dans son propre pays ?* » (2010, 105). En effet la réponse à cette question se trouve dans PDF :

*Chez eux, les études, ce n'est pas ça qui compte, ce qui compte, c'est les relations. [...] pour devenir quelqu'un, n'importe qui ne peut plus débarquer avec des diplômes [...] ou n'importe qui ne peut plus débarquer avec n'importe quoi comme formation pour se trouver du jour au lendemain ministre. [...] maintenant, l'argent facile ; le boulot facile, c'est terminé »* (2010, 29-31)

A ce contexte inconfortable, s'ajoute encore des pratiques de sorcellerie. Certains habitants réfractaires au progrès de l'autre s'organisent pour détruire les semences des jeunes qui ont un avenir prometteur. Le narrateur de LPDY explique ce phénomène ainsi qu'il suit :

*Quant aux sorciers de Mebomo, on disait d'eux qu'ils étaient très sélectifs ; ces gourmets ne mangeaient que de la viande des personnes instruites : les collégiens, les lycéens, les étudiants surtout, étaient convoités par eux. [...] Les habitants de Mebomo essayèrent donc de contourner la difficulté soit en exilant définitivement leurs enfants lorsqu'ils tenaient à ce qu'ils fussent des personnes instruites.* (2010, 13)

Dans cette situation chaotique, le rêve de partir hante plus d'un. Il faut partir, courir vers l'odeur de l'eau et de l'herbe fraîche. Dans PDF, le narrateur souligne que « *Le problème c'est l'impasse de chez eux, c'est que, chez eux, il n'y a que l'agonie* » (2010, 31) et celui de LPDY estime que « *C'est aussi pour cela que se développait diverses stratégies de fuites vers l'étranger. Celles-ci allaient de la fuite des cerveaux à celles des talents et des sexes* ». (2010, 106) Et à Cindy Edwards de dire : « *Etre pauvre en Afrique, cela n'a rien d'exceptionnel. Tout le monde est pauvre là-bas. La honte d'être pauvre n'est pas la même là-bas.* » (2016, 139)

Ce mélange explosif de pauvreté, de misère, de guerre, de corruption, de frustration, d'incertitude, de désespoir est un facteur de déclenchement du départ de l'émigré. Partir pour échapper à toutes cette souffrance. Mais une fois partie, les attentes sont-ils atteintes ?

**CHAPITRE II : DE L'EUPHORIE DE L'ARRIVÉE A LA  
DYSPHORIE DE LA RÉALITÉ**

L'effort fourni par l'émigré pour s'échapper de manière générale de la situation socio-politique et économique instable du pays natal se solde par un voyage. C'est tout heureux donc qu'il embarque vers l'eldorado ; mais le séjour ailleurs ne s'avère pas aussi joyeux que les rêveries de départ, il se solde par une désillusion voir une impasse. Ce chapitre analyse l'embarquement, l'arrivée et le séjour difficile de l'immigré dans le pays de ses rêves. Il montre comment aux joies de départ et de l'arrivée succèdent d'innombrables difficultés.

## **I- ARRIVÉE : UN MOMENT EUPHORIQUE**

### **I-1- Obtention de visa et décollage**

Après l'obtention des documents nécessaires pour aller dans le pays de son rêve, l'émigré entrevoit déjà la réalisation de son rêve. Il se considère chanceux, vu la difficulté de ce processus auprès des ambassades. Une fois bagages pliés, il est accompagné à l'aéroport par les membres de sa famille. Son bonheur commence après obtention de sa carte de séjour. Suit le plaisir de prendre l'avion, « le gros oiseau volant ». C'est le cas du père dans PDF qui, « *était heureux ; le simple fait de monter à bord d'un avion faisait de lui quelqu'un qui avait réussi* » (17).

### **I-2- Le déchirement de la séparation**

L'une des difficultés de l'immigré qui n'attend pas qu'il soit arrivé pour surgir est le déchirement causé par la séparation avec les siens, d'autant plus que ce dernier ne sait pas quand il les reverrait. En effet c'est n'est pas toujours une évidence de laisser derrière soi les gens auxquels on tient, même si l'on sait que l'on poursuit son propre bonheur. C'est ce qu'exprime Angoula dans LPDY en ces termes:

*Chacun des voyages d'Angoula lui imposait la même souffrance. La même déchirure. Il allait cette fois loin de son pays natal, à Paris, en France, chez les Blancs, pour que, [...] se parachève sa mutation en Blanc. A l'aéroport d'Ongola, il ne put retenir ses sanglots [...] A chaque aventure il avait l'impression de devoir effectuer un énorme sacrifice [...] devenir Blanc nécessitait qu'il perde une partie de lui-même (113).*

### **I-3- L'éblouissement de l'arrivée**

Une fois arrivé, l'émigré est saisi par le contraste entre la beauté et salubrité des lieux, tout lui semble parfait comme dans son rêve comme l'est Angoula quand il débarque à Paris. De façon concrète, « *il fût frappé par la beauté architecturale de Paris. Ici, la rationalité mathématique était effectivement incarnée dans la géométrie des rues et des bâtiments. La salubrité de Paris ajoutait la beauté à cette ville* ». (LPDY, 116)

### **I-4- Appréciation et visite des sites**

Dès le départ le bonheur de l'immigré d'être enfin arrivé dans son eldorado est total, tant il est ébloui par la réalisation de son rêve. Il apprécie son séjour alors que celui qui l'héberge lui fait faire le tour du propriétaire tout en lui disant qu'il faut déjà trouver le moyen pour obtenir une carte de séjour à longue durée, un permis de travail, ainsi qu'un emploi pour survivre et payer les factures. Pendant ce temps, l'immigré peut de temps à autre s'évader dans la nature et profiter de la beauté et de la tranquillité qu'elle offre. C'est ce que fait Jende quand l'occasion s'y prête. Certain jour, il gare la voiture de son employeur au parking, paye avec son propre argent afin de « *se ruer à Central Park pour y respirer l'air frais. Il comptait s'asseoir dans l'herbe, lire le journal, déjeuner près du lac ou d'une mare* » (VVLR, 96)

Dans le même ordre d'idée, l'immigré Neni aimait bien, « *Washington Parc car elle appréciait la musique de rue que l'on entendait à travers le village et aimait la fontaine qui coulait au milieu du parc* » (VVLR, 252), elle est éblouie par les panneaux publicitaires lumineux du Times Square qui montrent toutes les choses qu'elle rêve acheter, elle apprécie : la gastronomie « McDonald », « Times Square », bref, elle dit à son époux : « *j'aime tellement New York, Jends, répondit-elle. Je suis si heureuse ici.* ». [Ce pendant ces moments de bonheur ne sont que d'instant fugitifs si l'on tient compte des difficultés auxquelles les immigrants font face au quotidien].

## **II- LE SÉJOUR, UN MOMENT DYSPHORIQUE**

Le bonheur qui caractérise le séjour de l'immigré n'est que de courte durée ; il est éphémère dans la mesure où très vite il faut faire face à la dure réalité de la vie. Plusieurs de ses rêves se transforment en cauchemars et l'immigré devient un être désillusionné. Parmi les éléments de la rude condition de vie de l'immigré, on a :

## II-1- Indifférence

L'une des premières difficultés à laquelle doit faire face l'immigre est l'indifférence et l'antipathie des habitants de son pays d'accueil. Si on part du principe que l'émotion est nègre, comme le disait Senghor, on pourrait comprendre la difficulté d'un immigré noir à exprimer et à partager ses émotions dans un pays où les Hommes expriment peu ou avec réserve leur joie. Ce contraste au niveau de l'expression des émotions est saisissant et rapidement perceptible par l'immigré. C'est ainsi qu'Angoula, aussi ébloui qu'il est par la beauté architecturale de Paris est « *considérablement déçu par la pauvreté de la qualité humaine de la vie. [...] au contraire des habitants d'Ongola, très chaleureuse et exubérants par tempérament, des parisiens étaient individualistes, froids, indifférents et distants* » (LPDY, 117)

Angoula constate avec regret que le mode vie occidental ne se rapproche nullement pas de celui de l'Afrique. Tandis qu'en Europe, les relations entre les Hommes se limitent au niveau individuel « *tant personnes ne se préoccupait de personne* » (117), en Afrique

« *Tout est partageable* » : « *A Ongola, sans avoir besoin de vous connaître, les gens vous disaient bonjour ; ils éprouvaient un réel plaisir à deviser un peu, à prendre part, sans aucune invitation préalable, à votre sujet de conversation [...] il leur arrivait souvent d'offrir généreusement à boire ou à manger à des inconnus* » (117).

Dans le roman d'Imbolo Mbue, le même constat est visible. L'indifférence et le peu d'intérêt qu'on porte à la personne humaine aux Etats Unis est indiquée dans le texte aussi bien par le narrateur que par les personnages. Concrètement, lors de l'entretien de Jende avec Edwards Clark dans un bureau du Wall Street, ou lors des conversations entre les deux hommes dans la voiture, le texte fait allusion à l'indifférence d'Edwards Clark qui garde les yeux rivés sur son ordinateur tout en saluant ou en répondant à Jende. Nous avons à cet égard des extraits tels que : « *asseyez-vous* » *répondit Clark sans lever les yeux de la machine* » (13) ; « *Clark n'eut pas la moindre réaction, ne fit pas le moindre geste. Il garda la tête baissée, les yeux sur l'appareil, ses doigts [...] sur les touches avec agilité.* » (15)

En outre, Jende ne peut réellement exprimer ses émotions lorsqu'il apprend qu'il a obtenu le poste de chauffeur chez Clark Edwards, il n'a personne dans la rue qui puisse comprendre et partager sa joie. Le narrateur établit également l'opposition au niveau de l'expression et du partage des émotions avec les habitants de New York. Le texte dit à ce propos que :

*Il roulait sur White Plain Road quand l'appel arriva. [...] il referma le clapet de son téléphone dans un éclat de rire. Riant de plus belle [...] fou de joie, ahurie, incroyablement. Se serait trouvé à New town, à Limbe, il aurait bondi hors de la voiture, pris le premier venu dans ses bras et crié devant tout le monde. [...] A New Town, il serait forcément tombé sur une connaissance avec qui partager la nouvelle ; pas comme ici, dans les rues des Bronx [...], où il ne pourrait jamais croiser le moindre ami avec qui partager la nouvelle.*  
(24)

Cet extrait nous révèle également l'absence de lien d'amitié qu'ont les immigrés une fois en occident. Dans les faits, ils se retrouvent dans un environnement nouveau où il est difficile de se faire des amis, d'avoir des amis ou d'en croiser dans la rue comme c'est le cas dans un pays natal. La familiarité est peu présente en situation d'immigration et cela crée une certaine nostalgie chez l'immigré qui établit toujours un contraste entre le mode vie occidental et celui de son pays d'origine.

## **II-2 Inadaptation climatique**

Si l'on part du principe que la majeure partie des immigrés viennent des zones tropicales, du moins pour ce qui est de nos corpus, on dira que le contraste entre la chaleur des régions du tropique et le froid glacial, notamment en hiver, des pays du nord est saisissant. De la même manière, l'adaptation à ce climat constitue l'un des paramètres nécessaires à l'intégration effective de l'immigré. Plusieurs immigrés n'apprécient guère la période d'hivernage, or c'est durant cette période qu'il y a une grande disponibilité d'emplois. Jende met bien en avant cette difficulté en soulignant à Clark que son « *cousin Winston, [...] quand il est venu pour la première fois en Amérique, il a vécu les premiers mois dans l'Illinois, mais il nous appelait tout le temps pour dire qu'il voulait partir à cause du froid. Je crois que c'est pour ça qu'il a voulu entrer dans l'armée, pour partir au chaud* » (VVLS, 51-52). Toujours dans le même sens, Jende n'apprécie la ville de New York que pendant les autres périodes de l'année. En hiver, il ne parvient pas à concevoir que les newyorkais y vivent avec autant deaise, car s'il avait eu un boulot ailleurs, il aurait déménagé pour un état plus chaud :

*Même s'il aime New York, chaque hiver, il se disait qu'il partirait dans une autre ville d'Amérique dès l'obtention de ses papiers. Cette ville était très bien, mais pourquoi passer quatre mois de l'année à grelotter tel un poulet mouillé ? Pourquoi se promener emmaillotté dans divers couches de*

*vêtements comme les fous et les folles que l'on voyait déambuler dans les rues de New Town ? (VVLR ,94)*

Mais Jende doit rester dans cette ville-carrefour et cosmopolite où les bureaux de l'immigration fonctionnent moins efficacement, et dans laquelle le sans-papiers se fond aisément dans la masse ; sinon « *Jende aurait depuis longtemps plié bagages, car rien ne justifiait qu'un homme accepte de de son plein gré de passer un si grand nombre de jours dans un endroit si froid, où la vie était chère et les rues bondées* » (ibid.94).

### **II-3 L'immigré face au racisme**

La discrimination raciale est une autre source de problème pour l'immigré dont la « couleur de peau tendance » ne joue pas toujours en sa faveur. En occident, plusieurs blancs extrémistes ne suivent pas encore la logique de l'égalité raciale et continuent de vivre avec le lot de préjugés qu'ils ont sur les noirs. La couleur de peau de l'immigré est une identité remarquable qui ne le favorise pas toujours. Aboubacar le sait et essaye de conseiller Jende en affirmant que « *certaines d'entre eux sont mauvais, très mauvais. Certaines personnes dans ce pays ne veulent pas des gens comme toi et moi* » (VVLS, 69). Il en est de même pour la police qui selon lui « *sert à protéger les Blancs mon frère. Peut-être les femmes noires et les enfants noirs, mais pas les hommes noirs. Jamais les hommes noirs et la police sont comme l'huile de palme et l'eau.* » (86)

Les propos racistes se disent ouvertement et constituent des moments de frustration et d'interrogations pour l'immigré dont le seul souci est d'intégrer son pays d'accueil. Dès lors naît le sentiment de non-appartenance et de l'impossibilité d'une intégration effective qui pousse l'immigré à vivre dans la marginalité et le repli identitaire. Le cas du jeune étudiant Angoula dans LPDY en est un exemple. En effet, ce dernier subit à répétition des fouilles systématiques des agents de la police et de groupe de jeune ne cesse de lui rappeler qu'il « *n'est pas chez lui ici* » à Paris, et qu'il doit retourner dans « *sa forêt, en Afrique* ». (119)

Par ailleurs, l'éloignement de certains immigrants de leur famille biologique pour rejoindre un oncle ou une tante en occident constitue un frein à leur épanouissement. Parfois l'enfant ou l'adolescent devient le souffre-douleur de la famille qui l'accueille et est contraint de faire table rase de ses études pour s'occuper des tâches ménagères à leur grand regret. Ces derniers se retrouvent sous le joug de l'esclavage par la faute de leurs parents adoptifs et ruinent ainsi un avenir qui aurait été meilleur s'ils étaient restés au pays. C'est ce qui arrive à certains

personnage de PDF, entre autre la cousine du narrateur et la cousine de son ami malien pour lesquelles la France est devenue le pays de leurs échec.

*La cousine de mon malien, avant qu'elle ne vînt en France, elle ne faisait rien. [...] elle avait plein de bouquins que son papa lui achetait quand elle était au Mali. Donc ça été bête de la laisser venir en France. Parce qu'en France, chez mon Malien, la cousine, elle était devenue n'importe qui, surtout que c'est à elle qu'on laissait tous les travaux. [...] pour des questions de chaussures chez le cordonnier, [...] on pouvait lui dire de ne pas aller à l'école. [...] la France et la famille l'avait bousillée et elle avait quitté l'école parce qu'elle n'avait plus d'intelligence. [...] on la voyait travailler comme une esclave. Tout ça pour un salaire merdique qu'elle refilait à sa tante. (PDF, 139-141)*

C'est ce même supplice qui meuble le séjour de la cousine du narrateur une fois en France : « *Quand elle est arrivée, ce n'est pas qu'elle a eu la vie facile ! Non, il ne faut pas croire ! Elle se tapait la cuisine, le repassage, le caca des bébés, les courses, si bien que parfois elle tombait de sommeil debout comme un météore qui n'a plus de place dans le firmament* » (198)

#### **II-4- Solitude et impuissance**

La solitude et l'impuissance sont deux mots qui décrivent le séjour des immigrés une fois en occident. Solitude car il se trouve dans un environnement peu familier où il ne connaît que quelque rare personne, ayant laissé derrière lui tous ceux qui ont toujours partagé sa vie. Impuissance parce qu'il est impossible pour lui de satisfaire et d'assister physiquement, de partager les peines ou les bonheurs de ceux qu'il laisse dans son pays natal. Toute la volonté et le besoin d'aider, d'assister, l'autre n'est que virtuel, téléphonique ou financier, ce qui ne remplace nullement une personne humaine. Lors des occasions joyeuses ou malheureuses, l'immigré goutte à la nostalgie d'avoir tant laissé au pays natal en voyageant. Ainsi, la fête de Noël est éprouvante pour Jende et pour nombre d'immigré.

*Ce jour-là, Jende l'avait passé à l'étage de son lit superposé, couché tout le matin et tout l'après-midi dans l'appartement en sous-sol qu'il partageait avec un portoricain, car le froid était trop rude pour sortir se promener, les gens dans les rues trop peu familiers pour aller fêter ce jour particulier avec eux. [...] Si bien qu'il n'avait personne avec qui manger et rire, personne avec qui se remémorer les bons souvenirs de son enfance [...]*

*Jende brûlait de d'entendre leur voix ce jour-là, mais il n'avait aucun moyen de leur parler ce jour-là – les lignes téléphoniques qui reliaient le monde occidental aux pays d'Afrique étaient saturées par les voix de ses semblables, les solitaires et nostalgiques qui appelaient chez eux pour goûter aux célébrations, ne serait-ce que par la parole. Frustré, il avait enfoui dans un coin sa carte téléphonique et était resté au lit jusqu'à quatre heures de l'après-midi. (VCLR, 264-265)*

L'appel téléphonique ne saurait substituer une présence humaine comme le souligne le narrateur de PDF : « *mais le bigophone ne remplace pas la personne que l'on a en face. Une fois que l'on raccroche, il faut revenir à la réalité, affronter encore le silence* » (51)

C'est fort de cela que si libératrice qu'est l'expérience migratoire pour l'immigré, sa nouvelle vie arrive avec son lot de nouvelles épreuves. Elle engendre un désarroi de type nouveau, auquel l'immigré n'avait même pas songé, comme l'inquiétude, l'impuissance, et la solitude. Si Jende a eu la possibilité de visionner le film de l'enterrement de son père, il vit dans la honte et la peine de n'avoir pas été de manière physique en tant que fils aîné de la famille. (VCLR, 340-341)

Dans le même sillage, l'immigré a le sentiment d'avoir abandonné ses parents aux mains des « étrangers », c'est-à-dire sous le regard et l'entretien des membres de la famille proche alors qu'il était moralement de son devoir de s'occuper de ses parents pendant la vieillesse. Il est sous la torture de cette culpabilité qui pour lui est un fardeau qu'il doit transporter s'il ne peut retourner chez lui pour prendre soin de ses parents à la fin de leurs vies. Ce sentiment est exprimé par Fatou dont le mari refuse de rentrer et qui aimerait remplacer Neni qui, elle se plaint d'un mari qui veut rentrer au pays natal.

*Ses parents lui manquaient, surtout maintenant qu'ils étaient âgés de quatre-vingts ans ; ils avaient besoin d'elle et de ses deux frères pour prendre soin d'eux. [...] mais que pouvaient-ils faire si loin ? [...] ses parents dépendaient à présent d'autres membres éloignés de la famille, à qui Fatou et ses frères envoyaient de l'argent plusieurs fois dans l'année. Ses parents devaient vivre comme des gens qui n'avaient jamais eu d'enfants, ce dont Fatou avait honte. (VCLR, 395)*

## II-5 Travail précaire

Le travail et les conditions de travail des immigrés laissent à désirer. Ceci résulte de plusieurs facteurs parmi lesquels le bas niveau de scolarisation de l'immigré, l'obligation pour l'immigré qui a un visa d'étudiant à travailler pour payer sa scolarité et ses factures, sans oublier envoyer l'argent au pays, ou encore l'absence d'un permis de travail du à l'illégalité du séjour de l'immigré. Quoiqu'il en soit on constate que l'immigré effectue les travaux les plus dévalorisants dans la société d'accueil. Entre technicien de surface, chauffeur, nounou, aide-soignante, agent de sécurité, plongeur, l'immigré semble avoir un tableau fixe des emplois qu'il est susceptible d'obtenir. Parfois le salaire ne correspond pas à l'ampleur de la tâche accomplie, mais l'immigré doit choisir entre le chômage et un emploi que les autochtones qualifient d'indécent. La grossesse ou la maladie n'empêche pas ce dernier de travailler car il faut bien gagner sa vie ou mieux, survivre. Voici une description des conditions dans lesquelles Neni travaille :

*Après avoir passé dix heures auprès d'un homme alité, tandis que son ventre criait famine, car elle n'avait pas déjeuné en raison de sa perte d'appétit. Ce jour-là avait été aussi abominable que les autres à la maison de santé- chaque fois que l'homme, en toussant, lui avait demandé sa timbale pour y cracher ses glaires jaunes et rondes comme des pastilles, la nausée avait repris Neni. (VVLS, 76)*

De même, Jende se retrouve à la rue après la perte de son travail de chauffeur pour le compte des Edwards, mais non seulement sa carte de séjour n'est plus valide, mais aussi son permis de travail est périmé. Sans ce permis il ne peut soumettre sa candidature à une agence de recrutement qui a le mérite de dénicher des emplois assez payant. Par conséquent, il ne peut être qu'employé comme un plongeur dans un restaurant car ceux-ci n'exige pas un permis, or la rémunération laisse à désirer. Le texte nous décrit son état d'âme en ces mots : « *son permis de travail avait expiré et ne pouvait être renouvelé, [...] sans papiers pour travailler, jamais il ne décrocherait un boulot qui paye aussi bien. Dans combien de restaurants devrait-il faire la plonge pour gagner assez ?* » (VVLRL, 195)

Si le travail est salissant, encore faudrait t'il en trouver, mais surtout y rester car le licenciement est un phénomène courant en situation d'immigration. Le travail est précaire et l'on peut se retrouver en chômage de façon imprévisible. Il n'y aurait donc pas de certitude quant à la durée d'un contrat travail. En d'autres termes, le travail dépendrait de l'humeur du

patron. C'est ce que semble traduire cette consolation de Neni à l'égard de son mari inquiet : « *tu as un travail pour le moment, eh ? Tant que nous avons M. Edwards, nous avons un travail. [...] Nous ne savons pas ce qui se trouve sur notre chemin. Nous ne savons pas. Alors, soyons heureux d'avoir été épargnés aujourd'hui.* » (VCLR, 196)

Nonobstant cette consolation et cette maigre assurance, Jende est renvoyé quelques mois plus tard par Mr Edwards. Il retourne chez M. Jones, dans l'optique de se faire employer comme chauffeur de taxi mais « *il se trouva que M. Jones, le patron de la société des taxis, n'avait pas de travail pour lui* ». (283) Or Jende ne peut pas se permettre le luxe de passer ses journées dans son appartement ; il doit pourvoir aux besoins de sa famille d'autant plus que Neni qui vient d'avoir un bébé a pris des congés non-payé de maternité. Alors,

*La semaine suivante, après nombre de nuits agitées, il trouva une place de plongeur dans deux restaurants. [...] avec ces deux boulots, il travaillait les matins, les soirs, les après-midi. Il travaillait les week-ends aussi. Six jours par semaine, il partait avant que Liomi ne soit réveillé et rentrait lorsqu'il était couché. Pour toutes ces heures de travail, il gagnait moins de la moitié de ce que lui rapportait son travail pour Clark Edwards.* (284)

## II-6 -Logements insalubres

Christiane Albert met en avant la question de logement précaire et insalubre en soulignant que,

*La plupart des personnages des romans de l'immigration vivent dans des espaces très marqué socialement et réservés à des populations marginalisées : foyers pou immigrés, squats, chambres partagées à plusieurs, bidonvilles, et lorsque ceux-ci sont supprimés, appartements sociaux, souvent trop petits, cités situées à la périphérie des grandes villes, et d'une manière générale, leurs logements sont insalubres et souvent délabrés.* (2005, 96)

Cette description correspond au logis dans lequel vit les personnages immigrés de nos corpus. L'immigré est aussi confronté à la difficulté d'avoir un logement décent. En effet ceci n'est que le corollaire d'un travail précaire et peu rémunéré. Le salaire inconsistant que l'immigré gagne ne saurait lui donné l'opportunité de louer ni même d'acheter un appartement raisonnable à la hauteur du nombre de personne qui habite sous son toit. De ce fait, la chambre

ou l'appartement qu'il loue devient le logis de tous. Or la petitesse de la maison par rapport au nombre d'habitants ne peut que générer que la promiscuité, l'insalubrité, le désordre et la diffusion des odeurs nauséabondes ainsi que le met en exergue le narrateur de PDF : « *Chez mon malien, comme il y'avait beaucoup de monde, c'était le bordel, des affaires dans tous les coins et les odeurs aussi* ». (101) Pour le père du narrateur, la coupe est pleine : « *Papa, tu as de gros soucis de fric. Travail précaire, chômage, dépendance aux aides sociales, logement de porcs. Amertume dans la mesure où ton avenir est à jamais compromis par ton âge trop mûr comme un kiwi pourri.* » (50)

Dans la même logique, Jende dans le roman d'Imbolo Mbue ne supporte plus de partager la chambre avec sa femme, son fils et sa fille au cinquième étage d'un immeuble dans Harlem. Il ne veut plus vivre dans un appartement rempli de cafards, dans un quartier aux rues envahies de mauvais fast-foods qui vendent du poulet frit, de vieilles boutiques reconverties en églises, de funérariums (396). Lors d'un dîner chez les Jonga, les fils d'Edwards ne manquent pas de constater la disparité entre leur salon huppé de l'Upper East Side et le minuscule appartement dans lequel vit Jende à Harlem : « *Les deux frères furent surpris par les indices de pauvreté dans l'appartement : le tapis marron usé ; le vieux poste de télé sur une table basse devant le sofa ; le ventilateur qui n'était d'aucun effet ; les fleurs en plastique qui pendaient et au mur et n'égayaient en rien le salon* » (VFLR, 182)

Néanmoins, le confinement et la pauvreté dans lesquels vit l'immigré n'enlève en rien sa responsabilité vis-à-vis de sa famille restée au pays ou leur gourmandise dans la mesure où celle-ci n'hésite pas à demander constamment de l'argent.

## **II-7 L'immigré : banque familiale**

L'immigré est en quelque sorte considéré comme le banquier de la famille, des proches et des amis restés au pays. Dans la conscience populaire, celui qui est parti est forcément riche et doit satisfaire à toutes les demandes financières en provenance de son village natal. Plusieurs se représentent l'ailleurs comme le pays où coule le lait et miel dont il suffirait de se courber pour s'en approvisionner, ce qui, au regard des difficultés multiples que traversent l'immigré, semble ne pas être le cas. Les appels qui sont émis à partir du pays natal ne sont presque jamais des appels de courtoisie ; ils sont des appels constants de plaintes, de demande, et de soumission de problème à résoudre. C'est pour cette raison que Jende fait beaucoup de comptabilité avant chaque envoi d'argent au pays :

*Mieux valait d'ailleurs mettre ce deux cents dollars de côté, sachant que, dans un mois ou deux, un nouveau frère, cousin, beaux-parents ou ami appellerait en disant qu'il fallait de l'argent pour payer les factures d'hôpital, ou les nouveaux uniformes d'écoles, ou les habits de baptême, ou les leçons privées de français [...] Quelqu'un aurait toujours quelque chose à lui demander au pays ; il ne se passait jamais un mois sans qu'arrive au moins un coup de fil pour lui demander de l'argent [...] famille qui jamais n'exprimait la moindre reconnaissance, persuadée que les rues d'Amérique étaient pavées de dollars. (VVLS, 100)*

Mais ce qui reste déplorable est le traitement infligé à l'immigré qui ne peut plus satisfaire aux demandes de son entourage resté au pays. Celui-ci est désormais considéré comme un marginal, un harpagon, un égoïste qui profite seul des fruits de son labeur. Il est condamné et rejeté par les siens pour la simple raison qu'il est devenu impossible pour lui de satisfaire aux caprices de sa famille. Tout se passe comme si l'immigré n'existe que par la quantité d'argent qu'il envoie au pays et cesse d'être loué dès lors qu'il n'est plus capable de le faire. Cette situation tragique est vécue par le père du narrateur de PDF : « *Papa, tu es mort pour les tiens là-bas. Mais, oui ! Tu ne réponds plus à leurs lettres parce que tu ne peux plus rien pour eux. Or tu n'existais que par l'argent que tu envoyais. Tu t'es retiré dans un silence de cadavre.* » (50)

La disparité entre les moments de joie et les instants de difficulté qui marquent le séjour de l'immigré est réellement perceptible. On pourrait dire que ce dernier souffre plus qu'il ne le ferait s'il était resté au pays. En effet il travaille durement et gagne bien peu sa vie, mais ceci par rapport au standard occidental. Mais quand la souffrance atteint son pic, l'immigré se demande si ça vaut vraiment la peine d'endurer autant juste pour rester en occident.

### **CHAPITRE III : ÉLÉMENTS DÉCLENCHEURS DU RETOUR**

## I-LES ÉLÉMENTS DÉCLENCHEURS DU RETOUR

Selon une approche structurelle de la migration retour, le retour semble être considéré comme une expérience de migration échoué qui n'a pas donné les résultats escomptés. Elle n'est pas seulement le résultat d'une expérience personnelle, mais aussi en référence aux contextes sociaux et institutionnels dans le pays d'accueil et le pays d'origine. Selon Daum Christophe « *les retours [...] peuvent être liés à un accident de vie : situation malade, sans papiers refoulés ou plus simplement rentrés par lassitudes de la précarité liée à l'absence de la carte de séjour* » (2007, 167). En d'autres termes, plusieurs facteurs peuvent déclencher le processus de migration retour. Mais de manière générale, le retour se fonde sur des déterminants à la fois internes et externes. Ce chapitre va étudier les éléments qui déclenchent le retour ainsi que les stratégies élaborées par certains immigrés qui ne veulent pas rentrer, pour rester en occident. Il va aussi essayé de comprendre pourquoi il y a refus de retour et les préparatifs nécessaires pour un retour effectif.

### I-1 Dépendance

Le séjour de l'immigré n'est pas un long fleuve tranquille. Aux difficultés que nous avons citées dans le chapitre précédent, s'ajoutent parfois la dépendance soit aux aides sociales soit à un frère qui a réussi. Or l'approche humaniste conçoit l'être humain comme un homme libre qui ressent le besoin constant de s'affirmer par sa propre volonté. La dépendance impliquerait donc une faible estime de soi, car prouverait une incapacité à se réaliser par soi-même. Par conséquent, être un père de famille responsable au sens africain du concept s'avère un véritable challenge pour un immigré avec ou sans papier qui ne travaille pas. C'est ainsi que le père du narrateur inconnu de PDF, après avoir été « usé par la vie et les succès » (13), souffre d'un mal de dos qui le réduit au chômage et à la dépendance aux aides sociales. Le maigre revenu qu'il a, il le dépense dans les jeux de hasards espérant un jour remporter la cagnotte (68). « *Papa tu as de gros succès de fric. Travail précaire, chômage, dépendance aux aides sociales, logement de porc* » (50).

Dans le VVLR, Jende qui n'a pas de « papier », se rend compte à un moment donné que sa vie, de son voyage jusqu'à son séjour aux Etats unis s'est faite sur l'intervention de Winston, son riche cousin qui travaille à Wall Street. Il s'écrie à ce sujet à son épouse qui est catégoriquement opposée à une idée de retour : « *Il y'a quelque chose que tu dois bien savoir, Neni [...] Tu dois savoir que tout ce qui s'est passé pour nous permettre de rester ici, tout est*

*arrivé à cause de Winston.» (345) En effet, c'est grâce à ce dernier qu'il obtient le travail de chauffeur pour les Edouard ; c'est lui qui paye la grande partie des honoraires à l'avocat Aboubacar, celui qui s'occupe de son dossier d'immigration ; c'est lui qui leur a déniché l'appartement de Harlem et la liste n'est pas exhaustive. Mais « bientôt Winston deviendra père de famille et ne sera plus là pour nous sauver. Et même s'il l'était, je suis un homme ! Je ne peux pas continuer à attendre que mon cousin vienne à mon secours à chaque fois ». (345)*

## **I-2 Impasse et prise de conscience**

Face à cet état de dépendance l'immigré se sent diminué et ne peut plus pleinement assumer ses responsabilités au sein de la cellule familiale. Il court le risque de devenir la risée de tous comme l'est le père du narrateur de PDF qui n'a plus le respect ni de sa femme, ni de ses enfants, encore moins de sa famille resté au pays natal parce qu'il n'envoie plus de mandat, or comme le lui dit son fils, « *tu n'existais que par l'argent que tu envoyais* ».

L'immigré se trouve piégé dans une impasse. Une poignée d'immigrés décide de rentrer car elle se trouve non seulement dans l'impossibilité d'être heureuse, mais surtout l'impossibilité de l'espoir d'un avenir meilleur. Jende s'explique en ces termes :

*Je n'aime pas ce que ma vie est devenue dans ce pays. Je ne sais pas combien de temps je peux continuer à vivre comme ça, Neni. J'ai trop souffert à Limbé, mais la souffrance ici, celle que j'endure maintenant... je ne peux plus supporter ça [...] non ... ce n'est pas seulement à cause de mon dos. C'est à cause de tout, Neni. Tu n'as pas vu à quel point je suis malheureux? [...] Du boulot que j'ai perdu ; de mon problème de papiers. Et bosser, bosser tout le temps maintenant. Pour quoi ? Pour si peu d'argent ? Jusqu'à quel point un homme peut supporter de souffrir dans ce monde, eh ? Combien de temps encore...Non, [...] je ne sais pas si je vais y arriver. Je fais tout mon possible, mais je ne sais pas si ma vie dans ce pays va s'améliorer. Combien de temps encore vais-je continuer à faire la plonge ? Avoir des papiers dans ce pays, ce n'est pas du tout, [...] tu crois que ça va changer quoi dans ma vie si j'ai des papiers demain ? [...] Les études que j'ai faites ne sont pas les vraies études. Je vais faire quoi ? VVLR, 342-343.*

Voici le discours d'un homme brisé la dure réalité d'une vie qu'il rêvait meilleur en arrivant en occident. Il est bout de ses souffrances et se demande s'il est nécessaire d'endurer

autant juste pour rester dans un pays sans être certain d'une possible amélioration dans un avenir proche ou lointain.

### **I-3 Le racisme ouvert et échec d'assimilation**

Un autre facteur qui déclenche le retour est le racisme ouvert et exacerbé qui suscite colère de déception chez l'immigré et le pousse à rentrer. Ammassari et Black (2001) parle du « problème d'ajustement » pour désigner les difficultés d'intégration et de racisme qui déclenchent le retour chez certains immigrés. Ces derniers ne supportent pas le racisme comme certains qui le qualifient de normal ou se sont habitués à l'expression du racisme. Le problème du racisme soulève celui de l'appartenance comme troisième besoin selon la classification de Maslow. En effet, lorsque l'immigré se sent rejeté dans sa communauté d'accueil, naît le besoin d'identification à un groupe social qui l'accepte et dans lequel il se reconnaît ; et ce n'est qu'au sein de sa famille natale qu'un tel besoin peut être satisfait par le biais du retour. C'est ainsi qu'à l'issue de plusieurs manifestations ouvertes d'actes racistes envers Angoula, ce dernier décide sur un coup de rentrer. Il se fait interpellé et arrêté par des policiers. Le narrateur nous dit que : « *Pour les policiers Angoula n'était qu'un nègre, donc, probablement un sans-papiers, sinon un dealer dont il fallait examiner attentivement la situation* » (LPDY, 119). Malgré les protestations d'Angoula qui affirme être étudiant à la Sorbonne, les policiers doutent de ces affirmations, et « *Lorsqu'ils se rendirent compte qu'il s'agissait effectivement d'un étudiant de la Sorbonne, ils le relâchèrent sans toutefois s'excuser pour les désagréments* » (LPDY, 119).

Cette pratique récurrente, ajoutée des insultes des jeunes loubards blancs lui rappellent qu'il n'est pas blanc et que son processus de mutation ne s'achèvera peut être jamais. Il remet en cause la notion de mondialisation et de village planétaire telle qu'enseignée par M. Fekam quand il était au lycée ; il finit par conclure qu'à l'étranger on n'est qu'un étranger (120).

*Angoula ne supportait plus l'idée de vivre dans un pays où de la peau lui infligeait le complexe de l'étranger. [...] c'est parce qu'il était frustré dans son inspiration à devenir un blanc et avait marre de n'avoir, à Paris que le statut d'étranger dont le séjour en France dépendait de la validité de sa carte de séjour [qu'] un jour débité, [il dit] je ne peux plus vivre ici ; je dois rentrer chez moi au plus vite. C'est ce qu'on essaie de me rappeler tout le temps ici [...] La pression que je subis ici est telle que je dois rentrer le plus tôt possible chez moi* (LPDY, 126-127).

On voit que l'expression ouverte du racisme n'est pas acceptée par certains esprits comme celui d'Angoula qui préfère retourner chez lui où la couleur de peau ne constitue pas un facteur de discrimination ou de rejet. Ce faisant il satisfait le besoin d'appartenance et d'amour comme le stipule le troisième niveau de la pyramide des besoins. Malgré ces difficultés, le retour ne semble pas être envisageable par certains immigrés qui vont élaborer des stratégies pour rester en occident.

## II- STRATÉGIES DE NON-RETOUR

Dans l'optique de demeurer en Europe ou aux Etats unis, les immigrés qui ne veulent pas rentrer chez eux adoptent plusieurs stratégies. Ceci part de l'achat de faux papiers d'identité, au mariage sous contrat.

### II-1 La pseudo- identité

L'obtention de faux papiers d'identité permet à l'immigré de rester en occident. Car il ne faudrait pas croire que tous les immigrés qui sont en occident veulent rentrer au bercail. Certains sont prêts à tout pour demeurer dans leur eldorado, même au prix de la souffrance. Parlant des immigrés, le narrateur de PDF affirme :

*Alors qu'ils n'ont même pas toujours des papiers et en achètent de faux vrais, de vrais faux ou en louent de vrais pour travailler avec [...] » (29). C'est ainsi que plusieurs immigrés vivent dans la fausseté exacerbée. Ils s'octroient de manière inégale des faux documents administratifs qui leur permettent: « Mais les gens là, les faux papiers qu'ils te font tu ne peux pas croire, fausse fiche de salaire, faux contrats de travail, fausse carte séjour, faux profils de persécutés politiques, faux mariages, faux amours sans papiers. (29)*

### II-2 Les pseudo-mariages

Il s'agit d'un contrat de mariage signé entre inconnu afin d'obtenir une carte de séjour et de rester. De même, Neni dans VVLR qui est opposée au retour, propose à son mari sous les conseils de Betty de divorcer, ensuite de se marier avec un homme qu'elle aura payé, et divorcer après obtention des papiers : « j'ai pensé... c'est que, j'étais... Betty, elle a un cousin... elle dit qu'il peut... qu'il est devenu américain... il peut nous aider, bébé. Avec les papiers. On divorce,

*je me marie avec lui. J'obtiens les papiers grâce à lui, puis, lui et moi on divorce, et toi et moi on se remarie.» (355-356).*

De ces propos, on voit une femme déterminée prête à sacrifier son bonheur conjugal pour rester en Amérique. Cette situation se solde souvent par un refus du faux conjoint de signer le divorce et divers chantages. La femme se trouve donc entre le marteau et l'enclume. C'est le cas d'une autre immigrée dont Neni conte elle-même l'histoire :

*J'avais aussi une autre amie au travail, et sa sœur a fait la même chose. Elle a quitté son mari et ses enfants au pays et allée en Amérique pour se marier avec un jamaïcain et avoir des papiers. Elle voulait faire venir son mari et ses enfants ensuite ; mais une fois mariée, le jamaïcain a refusé de divorcer si elle ne lui donnait pas de l'argent. Il lui a demandé cinquante mille dollars. (VVL R, 356)*

La pratique des mariages pour obtenir des papiers serait donc courante en situation d'immigration voir d'émigration. Dans ce cadre, on classe également des mariages avec des vieux /vieilles blancs/ blanches comme le dit Winston à Jende qui est à peine remis du décalage horaire : « *Le mieux pour avoir les papiers est de rester ici, c'est l'asile. Ça, ou épouser une vieille blanche édentée du Mississippi.* » (28). On voit que le mariage pour obtention des papiers semble être une facilité en contexte d'immigration pour un immigré sans papiers.

### **II-3 Adoption**

Pareillement, certaines mères de famille vont plus loin et pensent faire adopter leurs enfants aux natifs américains afin que celui-ci reste en occident et obtienne un jour la nationalité. Neni dans VVL R pense à cette possibilité. Elle voudrait faire adopter son fils Liomi par un couple d'homosexuels dont elle ne connaît que maigrement la vie : « *Si être adopté par un couple d'américains permet à mon fils de rester et devenir citoyen de ce pays alors je serais heureuse. Je lui dirais que c'est la meilleure solution, et qu'il sera heureux, lui aussi. Ce n'est pas grave s'ils sont gays du moment qu'ils promettent de bien le traiter.* » (364).

Neni serait par conséquent prête à sacrifier le bonheur de son fils pour que ce dernier devienne un citoyen américain. Les regrets et l'absence de son fils n'arment pas ses réflexions, bien au contraire c'est le simple fait de le voir posséder une green card qui constituerait son épanouissement.

Il se pourrait donc qu'une fois arriver dans son eldorado, l'immigré devienne la proie d'un système où le sans papier est traqué en permanence et privé de toute possibilité de travailler convenablement. Même si l'obtention des papiers d'identité ne garantit pas l'assurance d'un bon emploi, car l'emploi est le résultat d'une formation professionnelle, d'une bonne compétence comme le laisse penser cet extrait :

*« Même si Jende obtenait les papiers, [...] sans vrais diplômes et étant un homme noir immigré, jamais il ne serait en même de gagner un salaire qui lui permettrait de vivre la vie dont il rêvait, et encore moins d'acheter une maison ou de payer les études de sa femmes et de ses enfants. Jamais peut être il ne pourrait arriver à dormir la nuit. » (VVL, 359)*

Néanmoins, les immigrés refusent de retourner chez eux. Ils élaborent des pseudos stratégies pour rester dans un pays où leurs rêves sont devenus des cauchemars dans la mesure où l'épanouissement économique qui constituait la quintessence de leurs rêves s'évanouit dans la précarité de leurs nouvelles conditions. Comment donc comprendre cet acharnement à vivre en occident au prix de nombreux sacrifices ?

### **III- FONDEMENT DU REFUS DE RETOUR AU PAYS NATAL**

Les souffrances physiques et mentales qui partagent le quotidien des immigrés ne constituent peut être pas une source de motivation suffisante pour rentrer au pays natal. Comment comprendre le stoïcisme d'un homme qui préfère vivre en cabale, dans la peur constante d'une expulsion imminente et dans une précarité visible. Les réponses à une telle interrogation se trouveraient en partie dans les objectifs non atteints que l'immigré convoitait et dans la représentation que se feraient ceux restés au pays si le « fils prodige » revenait les mains vides.

#### **III-1 Le sentiment d'échec**

En effet, de manière intrinsèque, l'immigré s'oppose à l'idée de retour parce qu'il n'a pas pu réaliser son rêve de réussite. Une fois l'engrenage de la machine occidentale, ce dernier voit ses rêves brisés en mille morceaux. Non seulement il ne parvient pas à vivre décemment ; mais aussi les projections et les espoirs d'un avenir radieux qui ne se dessinent pas à l'horizon. L'immigré devient un être broyé par les tentacules de la vie en occident et refuse de partager avec les siens la honte de son échec personnel. C'est dans ce sens que le narrateur de PDF dit :

*Nos parents, eux sont nés là-bas et sont venus ici après. Ils pensaient brouter un peu avant de repartir, mais ils sont restés ne vont plus bouger, parce qu'il n'y a plus moyen de bouger [...] Après avoir bu et manger, ils ne revoient plus le coin natal ! Parce que, lors du voyage, les faibles sont écrasés, les lions et tous les assoiffés de la chair sanguinolentes leur sautent dessus et les bouffent avant même les avoir tués. (11)*

L'immigré savoure amèrement son échec dans les griffes d'une société qui ne l'accepte pas, mais ne peut non plus retourner chez lui parce qu'il a honte de ce qu'est devenue sa vie. Il semble impossible pour lui de faire chemin retour car il est coincé entre la pauvreté matérielle et la déception personnelle. Il n'y a plus moyen de rentrer alors il se laisse mourir peu à peu, écrasé par le pays de ces illusions.

*Le sort de mes parents est triste. Comment continuer à vivre en France où ils sont déjà devenus des plaies vives du dedans comme du dehors ? Mais comment pouvoir retourner chez eux avec leur corps usé et incapable de supporter encore une seule brindille de rêve ? Alors, s'éterniser, pleurer dans la solitude, fixer l'horloge et voir tomber dans le néant les particules de l'extension du domaine de la lune pour rester en vie. S'évaluer et avoir honte de son bilan. Tourner ses pensées dans tous les sens et ne rien voir qui tienne la route. Savoir que le chemin est fini et que c'est désormais l'impasse qui s'impose et continuer à se mentir à soi-même plus qu'aux autres qui vivent [...] leur agonie vivre ! Oui, mais est cela vivre ? [...] Quand on a honte de sa propre image dans le miroir ? Musée de rêves déchiqueté, musée de douleurs silencieux. Ombres fugitives. Paroles sans fondement. Colère sans base. Révolte sans puissance. Pourquoi continuer quand le dans l'abîme s'impose comme le compromis de l'honneur ? (16)*

Voici présenté le destin de beaucoup d'immigrés pris au piège de leurs illusions. L'impossibilité d'établir un bilan positif de séjour en occident, l'impossibilité de s'accomplir personnellement, l'impossibilité de retourner, tels sont autant d'impossibilités qui constituent un obstacle au retour de l'immigré. Celui-ci sombre dans l'agonie et ; ne voulant pas compromettre le peu d'estime, d'honneur et d'orgueil qui lui reste, il choisit délibérément de se laisser mourir dans la société qui l'a accueillie, de gré ou de force.

### III-2 La honte du regard des proches

Que répondre à ceux restés au pays natal en cas de retour ? Voilà une autre question qui tourmente le probable candidat qui pense retourner chez lui. En effet, si le départ pour l'occident est considéré une preuve de réussite, le retour est souvent perçu comme le signe d'un échec. Le retour de l'immigré briserait toute la fierté que la famille a quand elle sait un descendant vivant de l'autre bout de la mer. Ainsi donc le retour serait une honte non seulement pour la famille, mais aussi pour l'immigré ; surtout s'il rentre "les mains vides". C'est pourquoi l'immigré ne souhaite pas rentrer dans son pays natal malgré les difficultés qu'il rencontre pendant son séjour en Europe. Le narrateur de PDF l'explique en ces termes :

*Mes parents, [...] ils ne voulaient pas repartir vivre chez eux là-bas parce que ce n'étaient pas des gens qui avaient réussi en France. [...] Papa ne peut pas s'embarquer à bord d'un charter pour aller retrouver sa terre natale [...] sinon débarquer chez lui à son âge, après avoir brûlé une éternité en France, [...] avec seulement ses cheveux blancs, sa margoulette sans dent, et ses canons de haillons et de vieilles chaussures, ce serait la honte. Les gens là-bas s'en moqueraient. (23-24).*

Dans ce même ordre d'idée, Neni, fermement opposée au retour, expose à son mari la honte qu'ils auraient s'ils retournaient à Limbé ceci dans le but de le persuader d'envisager toute impossibilité de retour. Le regard de l'autre est un frein pour le retour dans la mesure où l'immigré et sa famille vont être sujet à des commérages qui à leurs tours feront naître le complexe d'infériorité. Pour Neni :

*Quiconque partait loin de chez lui ne pouvait revenir sans avoir amassé une fortune ou réaliser son rêve [Pour que] jamais elle-même ou ses enfants ne deviennent l'objet de quolibets [...]. Et comment tous ces gens-là vont nous regarder ? [...] Regarde cette famille, là ils vont dire. L'Amérique ne les a pas acceptés. (VVLR, 353)*

A partir de ces extraits, nous pouvons croire que la famille n'accueille pas favorablement l'idée du retour surtout si celui qui retourne n'a pas réussi. Se dessine alors une honte pour l'immigré et pour sa famille, et surtout, le manque de considération des uns et des autres, les moqueries dont ils peuvent être sujets. Ces éléments n'encouragent pas réellement ceux qui aimeraient retourner chez eux, ayant réussi ou pas. La question d'un retour n'est souvent envisageable qu'en cas de succès. Mais en cas d'échec, il reste l'apanage des immigrés

‘‘courageux’’ car, retourner sans avoir réussi et affronter les siens demande des efforts supplémentaires, surtout si ces derniers doivent repartir de zéro. S’insurgent contre une idée de retour que Betty affirme : « *J’ai entendu beaucoup de choses folles dans ma vie, mais jamais que quelqu’un quittait l’Amérique pour retourner dans la misère de son pays.* » (354)

L’idée de retour n’est donc pas une idée partagée, notamment quand il s’agit d’un retour volontaire, délibéré. Il semble difficile pour certain esprit de concevoir un retour décidé, consenti. Pour d’autre, c’est une absurdité dans la mesure où l’immigré veut fuir le travail acharné et la souffrance de la vie occidentale pour retourner dans la misère de son pays.

Le refus de retour se fonde sur un sentiment d’échec et l’impasse dans laquelle se trouve l’immigré d’une part, et dans la honte d’un retour sans gloire et assaisonné de moqueries d’autre part. Cette perception de retour comme synonyme de l’échec n’encouragent guère le candidat au retour. Cela nous amène à examiner les différents types de retour.

#### **IV- PRÉPARATIFS DU RETOUR**

Le revenant se lève rarement de bon matin pour retourner dans son pays natal. Le retour passe par une série de préparation à la fois psychique et physique.

##### **IV-1 La préparation psychique**

C’est celle qui concerne les préparatifs d’ordre mental et psychologique. On part du fait que celui qui quitte sa maison a pour objectif de rentrer où pas. Quand l’immigré sait qu’il retournera chez-lui, il se prépare en conséquence ; mais celui qui y va pour demeurer et qui doit rentrer pour quelques raisons que ce soit, n’a pas la même appréhension du retour.

Dans un premier cas, l’immigré prépare son retour dès son arrivée « ailleurs » convaincu qu’il retournera chez-lui, mort ou vivant comme c’est le cas du père du narrateur de PDF.

Dans un second cas, l’immigré part sans l’obligation de retour, si oui après plusieurs années, mais confronté à des problèmes d’ajustement et d’insertion, décide spontanément de rentrer dans son pays d’origine ; la préparation psychique n’est que brutale et de courte durée. Le jeune Angola dans LPDY ou les parents de la cousine du narrateur dans PDF font partie de cette catégorie.

Dans un troisième cas, l'immigré part de chez-lui avec pour but de ne plus rentrer, si oui après de longues années, pour une courte période et pour retourner aussitôt dans le pays d'accueil. Mais l'impossibilité d'obtenir une carte de séjour auprès des services de l'immigration le contraint de vivre dans l'illégalité, ou de se faire expulser. Dès le départ, le retour constitue pour ce dernier une possibilité inenvisageable qu'il acceptera après mûre réflexion. Jende et Neni font partie de cette catégorie. Pour eux « *Il n'était pas question, aussi ; bien là-haut qu'ici-bas, de retourner* », [...] *Il n'avait pas l'intention d'y retourner. Il n'avait jamais eu l'intention d'y retourner [...] personne n'allait y retourner.* (VVL, 82-83)

Dans un premier temps, le retour pour ce couple n'est pas possible. C'est une éventualité qui les effraie, qui les empêche de dormir, les fait faire des cauchemars. C'est ainsi qu'à la page 188, Jende se réveille en sursaut et en sueur parce qu'il a fait un rêve dans lequel il était à Limbé, sa ville natal. En outre, après la réception de la lettre d'expulsion, le couple traverse une période difficile. « *Cette nuit-là, tous les deux firent des cauchemars* » (251) sur leur éventuel retour à Limbé. Le couple ne cessait de disputer depuis l'arrivée de cette lettre, d'autant plus que l'époux envisageait déjà une possibilité de retour au regard de la situation critique qu'il vivait, appuyé par la crise des subprimes, et que l'épouse était d'un avis opposé.

*Elle n'avait pas d'autre choix que de lui pardonner facilement ces temps-ci, ou son mariage serait détruit. Elle le devait car ce n'était plus le même homme qu'elle avait en face d'elle depuis le jour où la lettre de menace d'expulsion était arrivée. Le poids de la lettre l'avait broyé, [...] ; elle avait devant elle un homme dont les nerfs étaient constamment sur le point de craquer. [...] Le mari-là qui jamais ou presque ne prononçait les mots "stupide" et "idiot", les employait maintenant à tort et à travers, dans ses crises de rage et d'emportement [...]. Il râlait contre sa mère [...], aboyait sur Liomi [...], Repoussait sa nourriture si elle n'était pas assez salée ou poivrée [...]. Tout se passait comme si sa convocation au tribunal avait transformé l'homme heureux de vivre [...] en un mourant rempli d'aigreur [de] colère. (PP 259-260).*

Mais après maintes réflexions, Jende se décide à rentrer à Limbé au grand regret de son épouse. Il a eu le temps d'accepter et d'intérioriser la possibilité d'un retour, autrement dit de faire une préparation psychique nécessaire à la prise de décision de départ. Cette préparation n'est pas spontanée, elle est un processus long et douloureux qui demande beaucoup de courage de la part d'un homme qui était parti pour ne jamais retourner. Jende a eu donc le temps

d'assimiler, de comprendre l'urgence, et d'appréhender le retour comme une solution possible à son épanouissement et à celui de sa famille. Mais pour rentrer, il faut bien faire bagage.

#### **IV-2- La préparation physique**

Dans la préparation physique, on regroupe les préparations qui concernent le matériel en usage qu'il faut emballer, le matériel à utiliser une fois le retour, les affaires personnelles ; l'organisation d'une fête d'au revoir, le partage ou la vente des objets qu'on ne saurait emporter au pays.

Très enthousiaste, Jende a pris les billets d'avion pas chers chez Air Maroc avant même qu'Aboucar et le service d'immigration n'est fixé, décidé et répondu à sa lettre de départ volontaire : « *Quand tu m'as dit la semaine dernière que tu étais sûre à quatre-vingt-dix-neuf pourcent que le juge allait accepter ma demande, j'ai commencé à chercher les billets. J'ai même acheté une nouvelle valise hier* ». (385)

Neni quant à elle « *n'est pas heureuse, [...], mais elle fait quand même bagage* » (386). Elle dépense huit-cent dollar pour l'achat des choses qu'elle pense, serait difficile à trouver à Limbé :

*Des petits jouets pour les enfants afin qu'ils n'aient pas à s'amuser avec des branches et de la boue ; des conserves de nourriture et toutes les bonnes céréales que Liomi avait l'habitude de manger [...] des crèmes de beauté et des soins d'anti-âge à China Town, des produits qui préserveraient sa jeunesse et sa beauté [...], et lui assurerait un rang élevé parmi les femmes de Limbé.* (385-386).

Dans la même lancée, Neni va distribuer ses ustensiles à ses amis les plus proches.

*Ses casseroles et ses ustensiles de cuisine à Betty, sa vaisselle et ses couverts à Fatou ; Winton et Mami héritèrent des épices et du contenu du garde-manger [...], Olu vint récupérer les manuels de Neni ainsi que leur vieux PC [...], Natacha fût contente de recevoir les kabas neufs [...], Neni vendit sur Craigslist les éléments du coin cuisine, ainsi que l'armoire de la chambre, la télé, le micro-onde et le petit lit de Liomi [...], elle donna leurs vêtements [...], leurs chaussures usées à Goodwill et [fit] descendre dans la rue leur vieux sofa pour qu'en aurait besoin. [...] Les nouveaux locataires [payèrent] leur vieux lit [de sorte que] la veille de leur départ, leur appartement était vide.* (415-415).

Ainsi, les immigrés sont prêts à rentrer chez eux, à la fois heureux, mais inquiets au sujet de leur devenir dans leur pays d'origine. Quoiqu'il en soit, une fête d'adieu est organisée en leur honneur et y sont présent les amis qui ont toujours partagés leurs peines et joies. Le couple peut faire « *leurs adieux à New York* » (417) avant l'embarquement. Certes, le roman VVLR fait de ces préparatifs l'objet de plusieurs chapitres, pourtant dans les autres œuvres de notre corpus, les préparatifs physiques sont furtifs. Comme nous l'avons dit plus haut, cela découle de la précipitation ou de la spontanéité de la décision de retour dans LPDY d'une part, et de la précarité des objets matérielles du père du narrateur de PDF d'autre part. Puisque se préparer relève d'un processus et par conséquent demande beaucoup de temps, les romans suscités ne s'y attardent pas, parce que tandis que le jeune Angoula rentre sous la pression du racisme, le père du narrateur rentre pour ne pas mourir en France de même que son oncle et sa femme.

De manière générale, le retour est une expression qui renvoie à la phase du phénomène migratoire pendant laquelle l'immigré revient, pour une période déterminée ou non, dans son pays natal après un long séjour ou pas, ailleurs. Il faut noter que le départ est presque toujours orienté vers un possible retour ; même si de nombreux immigrés ne concrétisent pas cette option pour un ensemble de raisons complexes. En même temps, le discours sur le retour fait constamment partie des réflexions de l'immigré. Parfois à travers la nostalgie et la mélancolie, il effectue un retour mental. On dira avec King K (2000) qu'il s'agit d'un mythe, c'est-à-dire d'un : « décollage » entre discours, intentions et actes effectifs de retour : « *le mythe du retour est un ensemble contrasté de croyances et d'actions par lequel, quel que soit leur mode d'installation, les migrants parlent et se comportent comme s'ils retourneront un jour* » (P12). *On pourrait aussi parler d' « illusion du retour ».*

Ce chapitre nous a permis d'examiner les déterminants principaux qui entrent dans la migration de retour. Nous sommes partis des facteurs qui provoquent le désir de retour chez l'immigré, entre autre le racisme accru, le ras bol, l'impasse et la prise de conscience pour comprendre les raisons qui poussent certains immigrés à rester, de même que les stratégies adoptés pour vivre en occident à tout prix. Nous avons enfin considérés les préparatifs nécessaires pour rendre le retour effectif, qui doivent être à la fois psychiques et physiques. Le retour s'avère être un processus qui oblige réflexion et courage. En réalité quelles sont les conditions véritables de la migration retour ?

**CHAPITRE IV : CONDITION DU RETOUR :  
ÉPANOUISSEMENT ET RÉALISATION DE SOI**

Après examen des causes du départ, des conditions d'arrivée et de séjour, ainsi que les facteurs qui déclenchent le retour, le refus de retour et les stratégies pour rester en occident, il ressort que le retour est lié à une condition : L'épanouissement. Comme le souligne Maslow (1943) « *all people in our society have a need or desire for a stable, firmly based; [usually] high evaluation of themselves, for self-respect, or self-esteem, and for the esteem of other* » (381). En d'autres termes, chaque individu manifeste le besoin de s'auto-réaliser, d'avoir une stabilité familiale, financière, professionnelle et émotionnelle. Que ce soit l'épanouissement d'une âme qui retourne mourir chez elle ou d'un homme nouveau déterminé à se trouver une place dans son pays natal, le retour de l'immigré semble être régi par la loi du bonheur. Ce chapitre examine les conditions qui rendent effectivement le retour possible. Il s'agit entre autre de la satisfaction des besoins d'ordre économique et professionnel. Il met en exergue l'évolution qui caractérise le phénomène de migration retour aujourd'hui. En effet, on passe d'un retour conditionné par les satisfactions identitaires et culturelles, au retour conditionné par les besoins de satisfaction économique et professionnel.

## I- TYPOLOGIE TEXTUELLE DU RETOUR

Le retour peut prendre diverses formes. Il peut être physique ou psychologique, volontaire ou involontaire.

De manière générale, le retour est une expression qui renvoie à la phase du phénomène migratoire pendant laquelle l'immigré revient, pour une période déterminée ou non, dans son pays natal après un long séjour ou pas, ailleurs. Il faut noter que le départ est presque toujours orienté vers un possible retour ; même si de nombreux immigrants ne concrétisent pas cette option pour un ensemble de raisons complexes. En même temps, le discours sur le retour fait constamment partie des réflexions de l'immigré. Parfois à travers la nostalgie et la mélancolie, il effectue un retour mental. On dira avec King K (2000) qu'il s'agit d'un mythe, c'est-à-dire d'un : « décollage » entre discours, intentions et actes effectifs de retour : « *le mythe du retour est un ensemble contrasté de croyances et d'actions par lequel, quel que soit leur mode d'installation, les migrants parlent et se comportent comme s'ils retourneront un jour* » (P12). On pourrait aussi parler d' « illusion du retour ». Quoiqu'il en soit, notre corpus retiendra quatre formes de retour.

Parmi ces formes nous avons : Le retour volontaire, le retour refus d'expulsion et le retour obsessionnel, le retour suivisme ou exemple.

### **I-1-Le retour volontaire et spontané**

Nous entendons ici par retour volontaire un retour décidé par l'immigré indépendamment de sa condition sociale, économique et professionnelle en occident. En d'autres termes, c'est un choix délibéré qui s'opère sans une pression des bourreaux de l'immigration car celui qui retourne est généralement en règle avec le système de son pays d'accueil. Le retour volontaire ne veut pas dire que l'immigré n'a pas une cause d'ordre externe qui l'incite à partir, c'est-à-dire une cause liée dans les rapports avec autrui en situation d'immigration. Son caractère spontané se veut expression du libre arbitre de l'être humain comme le souligne à souhait les humanistes, car l'homme peut prendre, quel que soit le moment, une décision qui le satisfait. Sous cette forme, on a le retour du jeune Angoula dans la LPDY. C'est un jeune diplômé de la Sorbonne, brillant étudiant qui a toutes les chances de réussir, mais qui choisit de retourner non seulement pour fuir le racisme, mais surtout pour contribuer au changement dans son pays natal. De plus, il prend cette décision de manière hasardeuse un soir de retour d'une promenade. On ne saurait dire que son projet de retour a été médité au préalable. Le narrateur dit à propos : « *Ces problèmes enflèrent davantage son rêve de devenir un blanc capable de corriger la crise de bonnes mœurs qui sévissaient dans son pays* » (111). Ce jeune Angoula effectue par conséquent un retour volontaire et spontané qui a pour objectif de participer à la résolution des problèmes sociaux et pratiques qui gangrènent son pays.

### **I-2- Le retour comme refus d'expulsion**

Il s'agit ici d'une forme de retour basée sur une conviction personnelle de l'immigré qui pense fermement qu'il est mieux de rentrer que d'être expulsé comme un déchet par les services d'immigration. En effet, il ne saurait être volontaire parce que l'immigré est non seulement en situation d'irrégularité, mais n'aurait pas choisi de retourner si une autre option qui était proposée. C'est parce qu'il a une bonne estime de soi qu'il est contraint de choisir entre l'expulsion forcée ou un départ « volontaire ». Dans ce cas la procédure de régularisation dans les services de l'immigration est mise en arrêt sous la demande de l'immigré et il a alors un nombre de temps déterminé pour quitter légalement le territoire d'accueil. C'est dans ce type de retour qu'on classe le cas de Jende et sa famille dans VVLR. Ce père de famille aimerait bien continuer de vivre en Amérique, mais, pris dans l'engrenage du système d'immigration, il décide de ne plus dépenser autant d'argent pour obtenir la légalité ce qui n'est d'ailleurs pas sûr, car le gouvernement peut toujours après autant de gaspillage prononcer Son expulsion. Il

n'est pas non plus prêt à se faire chasser comme un moins-que-rien par les agents de l'immigration, ni à demeurer dans l'illégalité.

*Je ne suis pas expulsé mais je ne pouvais plus avoir la green card sans obtenir l'asile, et pour ça, il m'aurait fallu passer encore beaucoup d'années à retourner au tribunal, et dépenser beaucoup d'argents. Et même à ce moment-là le juge aurait pu décider de ne pas me donner l'asile et je me serais fait expulser. Ce n'est pas comme ça que je veux vivre ma vie surtout pas aussi pauvrement (40)*

### **I-3- Le rapatriement de corps**

Ce type de retour s'exprime par une conception d'ordre morale, car ici l'immigré ressent un besoin moral voir l'obligation morale de retourner chez-lui mort, mourant. Il concerne généralement les immigrés de la première génération d'Afrique de l'Ouest qui considèrent le retour comme un impératif tel que le suggère le King (2000) dans son article. En France, plusieurs immigrés de cette génération s'octroient un « contrat de rapatriement de corps » pour s'assurer qu'après leur décès, leurs corps vont retourner et être inhumés dans leur terre natale. On peut associer ce retour au sentiment d'appartenance qui veut que chaque âme doit être enterrée au près de ses ancêtres selon la croyance africaine. C'est dans cette catégorie que l'on classe le retour du père dans PDF. Ce dernier n'a pas pu rentrer chez-lui en tant qu'homme brave et fortuné, il misère en France malgré le fait qu'il ait la nationalité mais refuse catégoriquement de mourir et d'être enterré en France. C'est pourquoi il s'assure d'un contrat de rapatriement de corps, car la faucheuse n'est pas prévisible. Il retourne mourant dans son pays natal et meurt effectivement quelques mois après son arrivée. On voit l'immigré passer du rêve de retour glorieux au rêve de retour pour mourir et au rêve d'être mort et d'être enterré au pays natal. C'est un retour obsessionnel.

*Quant à papa, ma foi, [...] lui, il s'accroche à son idée de retour comme une punaise, un chien errant. Rien à faire pour lui enlever de la tête cette idée de retour au pays natal comme dans un cahier martiniquais. [...] Il veut retourner chez-lui mort ou vivant. [...] papa, avec ses amis [...] Immigrés au cœur luisant dans l'huile chaude de frustrations [...] Il caresse son contrat de rapatriement de corps. (14, 15)*

Ainsi, à la fin de sa vie, le père frustré, escroqué et trahi par ses illusions, estime que la France doit se contenter de la vie de misère qu'il a vécu chez elle, mais que son corps doit

retourner dans la patrie : « *des mois plus tard, papa, qui commençait à ne plus sentir ses jambes, décida de quitter la France, [...] papa rapatrierait lui-même son corps [...] avant que ça ne soit trop tard* » (285).

#### **I-4- Retour suivisme**

Ce retour peut être considéré comme le départ volontaire de l'immigré vers la terre natale sous l'influence de l'expérience retour ou de refus de retour d'un proche immigré. Ici le succès ou l'échec de l'immigré resté ou retourné chez-lui conditionne la décision de retour d'un autre immigré. Pour le cas de notre corpus, il s'agit précisément d'un cas d'échec qui a eu une influence considérable sur une famille d'immigré et déclencher l'impératif du retour chez celle-ci. Dans PDF, le départ du père mourant et le décès de la mère dans la solitude de son appartement et incinérée par son fils qui ne peut assumer financièrement le rapatriement de corps, ont déclenché l'option de retour de la famille du petit frère au père.

*Tonton le père, de ma cousine, [...] et sa femme, [...] eux, ils sont repartis là-bas seuls ; [...] Je sais que c'est dur pour tonton et sa femme de repartir comme ça, [...] mais la mort de maman leur a foutu une telle trouille qu'ils n'ont pas pu faire autrement, [...]. Ils ont ramassé leurs dernières forces [...] leurs deux, trois dents encore debout et leur vieux corps pour foutre le camp* (289)

## **II- DU RETOUR SATISFACTION IDENTITAIRE**

Suivant la théorie humaniste de Maslow, sur l'échèle de la satisfaction des besoins, un besoin ne peut devenir important pour un individu que si celui précédent a été satisfait. Pour l'immigré partir à la recherche du miel, si les besoins d'ordre primaire et sécuritaire sont parfois garantis, le besoin d'appartenance s'avère difficile à réaliser. Ceci s'explique par l'attitude de rejet, de racisme des individus dans la société d'accueil. Alors pour satisfaire ce troisième besoin l'immigré ressent la nécessité de retourner au sein de sa communauté d'appartenance. Car comme le souligne, André Justin MODO (2007), « *le pays natal est un écho familial qui résonne en moi telle la voix d'une amie d'enfance longtemps oublié et dont les retrouvailles nous rappellent beaucoup de souvenirs. Il s'agit d'un espace dont l'attrait est très fort* ». Le retour est donc conditionné par le besoin d'appartenance et d'identité.

## II-1 Expression textuelle de l'identité

De l'encrage identitaire résulte l'intériorisation de pratiques, d'habitudes alimentaires, d'expressions gestuelles ou orales qui ne quittent jamais l'immigré une fois au pays d'accueil. Par le processus de la mémoire, il retourne dans les souvenirs de son enfance, les évoque soit pendant des moments de nostalgie, soit établir des comparaisons entre les entités même moindre de son pays natal. De manière textuelle, nous pouvons relever l'actualisation des proverbes par les immigrés, ainsi qu'une tendance chronique à toujours établir des dichotomies entre le mode de vie du pays d'origine et celui du pays d'accueil.

Chinua Achebe (1958) écrit que « *proverbs are palm-wine with which words are eaten* ». Les proverbes sont de court énoncé exprimant un conseil populaire et qui sont devenus d'usage commun. Ils sont courants dans l'expression chez les africains et constituent une marque identitaire. Nous avons repérés les proverbes suivants :

-« *un jour tu vas apprendre qu'une femme ne doit pas vouloir autant* » (VCLR, 365)

-« *si Dieu te coupe les doigts, il t'apprendra à manger avec les orteils* » (VCLR, 385)

-« *celui qui n'a pas encore rendu l'âme ne doit pas se moquer de l'air tout bête d'un mort* » (PDF, 66)

-« *si une rivière a porté la barque jusqu'à la moitié de son cours, pourquoi ne pas la laisser la porter jusqu'au bout de l'océan* » (VCLR, 250)

Dans la même logique, l'élaboration des dichotomies dans divers sphères de la vie pourrait constituer des instances d'expression textuelles de l'identité. Il s'agit d'un constant retour dans les éléments de vie qui marquent le revenant et des comparaisons qu'il établit entre sa vie en occident et sa vie au pays natal. On a par exemple :

- femme du bercaïl vs femme occidentale : l'immigré pense qu'il existe une différence fondamentale entre ces deux femmes, et surtout qu'il est mieux pour un homme qui aimerait éduquer et fonder une famille africaine de prendre une épouse de son village ou de son pays. Les immigrés trouvent les femmes blanches émancipées et autoritaires et qui éduquent les enfants dans l'esprit de liberté. Dans PDF et VCLR cette idée est mise en avant plusieurs fois. Le père du narrateur de PDF retourne prendre une épouse dans son village après plusieurs années en France et conseille son fils d'en faire autant, car « *les femmes du village, c'est éduqué pour être des épouses sérieuses, fidèles, soumises et surtout de bonne mère* » (63). De même,

Winston dans VVLR, épouse Maami, une fille de son village après plusieurs flirts avec les filles toutes les races car,

*Les africains comme Winston, [...] n'épousaient presque jamais les femmes en dehors de leur tribu. [...] Winston épouserait l'une des siens, car un homme a besoin d'une femme qui comprenne son cœur, partage les valeurs et ses intérêts, sache lui donner ce dont il a besoin et accepte que ses enfants soient élevés comme sa mère la élevé, et seule une femme de son pays natal en est capable (107-108)*

Quoiqu'il en soit l'immigré pense que la femme de son pays natal est un modèle, néanmoins, cette idée peut être remise en cause eu égard le changement que subit ses femmes une fois en occident.

Au niveau des habitudes alimentaires, on dira que l'immigré reste cantonné dans une alimentation qu'il connaît. Bien qu'il goûte et apprécie certaine recette occidentale, il consomme de manière générale les mets qu'il a toujours mangés. Ceci expliquerait la présence de plusieurs restaurants africains en occident, lieu de rencontre culturelle. Par exemple, le jour de Noël dans la famille de Jende à New York, comme dans plusieurs foyers de Limbé, ils mangent « *riz et du poulet mijoté* » même si personne ne vient frapper à leur porte pour crier « *joyeux, joyeux oh !* » (263)

De même, l'organisation des fêtes africaines ne sont pas en reste. Elles traduisent l'expression du mode de vie communautaire propre aux africains de façon générale qui se retrouvent pour célébrer ensemble les mariages, faire des deuils, célébrer la venue d'un bébé, dire au revoir ou accueillir un nouvel immigré. Lors de ces rencontres, les musiques africaines sont jouées, les boubous et les pagnes sont arborés au grand bonheur de l'immigré qui retrouve l'ambiance de chez lui. On peut le lire dans VVLR, pp : 45 ; 247 ; 336 ; 400 PDF, pp : 165 ; 146 ; 163

Dans la même logique, Néni ne cesse d'établir une stricte différence entre les supermarchés de New York et le marché de Limbé, de la même manière qu'elle compare les prix des denrées. Si les produits sont chers et étiquetés dans les supermarchés, à Limbé on marchande les produits.

*Quel que soit l'heure à laquelle elle s'y rendait, quel que soit le nombre de personne au supermarché, faire ses achats restait une activité fascinante*

*étrangement tranquille, presque à l'opposé de ce qu'elle aurait dû être, et à 'exact opposé de ce qu'elle était à Limbé. C'était la raison pour laquelle l'exubérance et le désordre qui régnaient dans le marché en plein air de sa ville natale lui manquait. (VVL, 308)*

La liste n'est pas exhaustive, elle s'étend des comparaisons des carabots houtes aux maisons serrées de Manathan, des rues aux panneaux publicitaires lumineux de Columbus Circle au rond-point de Limbé, des façons de manger soit à table, soit assis à même le sol et avec les doigts... on peut dire avec Atangana Kouna (2012) que « *le pays natal n'est pas une page blanche, ni une page achevée, c'est une page qui est en train de s'écrire* ». Le réflexe du pays d'origine ne quitte presque jamais l'immigré, preuve que l'identité reste une donnée complexe et profonde qui détermine l'être humain et dont il ne peut nier. Il se révèle sous des formes insignifiantes, car l'identité et la culture sont des ensembles combinés à la fois simples et complexes, mais indéniable et qui ne sauraient s'effacer complètement d'un individu, même après plusieurs années en occident. C'est pour cette raison que le pays natal est un lieu d'épanouissement identitaire.

## **II-2 Le pays natal, lieu d'épanouissement identitaire**

Marc Augé (1992), dans son essai *Non Lieux*, définit le pays natal comme : « *Un espace véritablement pathologique, un espace à la fois identitaire, relationnel, et historique, garant pour les individus de stabilité, où l'on s'identifie, se reconnaît, appartient* ». Il montre ainsi que le lien qui unit l'immigré à son pays natal est responsable de la migration de retour. Le bercail, c'est le lieu où l'immigré est né, et surtout a grandi, et ce dans une famille, une communauté qui a cristallisé une majeure partie de son identité. Celui qui revient donc est animé par la reconnaissance de soi au sein de la communauté, la sécurité d'un point de vue identitaire et personnel.

Se considérant harcelé par le contrôle constant des policiers et le regard inquisiteur des européens, Angoula tire la leçon de son impossible mutation en blanc. Il comprend après plusieurs années qu'il n'appartiendra jamais à cette communauté. Le retour dans son pays natal lui épargne cette torture constante car « *Si les policiers de la grande ville d'Ongola ne lui avait jamais demandé sa carte nationale d'identité, c'est parce qu'il ne faisait pas l'ombre d'un doute qu'il était chez lui* » (LPDY, 127). Le « chez-soi » est un lieu d'assurance, de stabilité et de reconnaissance. On s'y retrouve à l'abri de certaines contraintes notamment raciales ; En

effet, l'immigré n'aura pas besoin de prouver aux uns et aux autres qu'il est membre de cette société ; et c'est un sentiment de bonheur et de libération qui l'habite quand il arrive chez-lui. C'est aussi un lieu rempli de chaleur où l'accueil est accompagnée de nombreuses réjouissances contrairement à l'indifférence qui caractérise l'accueil en Europe.

*C'est par des cris de joie et le son des tams-tams que ce couple fut accueilli chez Yakob. [...] Angoula était si heureux de fouler à nouveau le sol d'Akak, son village était natal, qu'il oublia de récupérer ses bagages. [...] Le bonheur d'Angoula était considérable. La certitude qu'il n'aurait plus à produire, auprès de qui que ce soit, un titre de séjour pour se promener, ajoutait à son bonheur (131-132).*

Angoula est accueilli chez-lui en fils prodige, sous le regard admiratif et chaleureux des paroissiens de Bona, pas seulement de sa famille. Le pays natal, mis en incise dans cet extrait, rappelle combien l'immigré tient à son origine, à ses sources. Angoula retrouve une certaine paix et stabilité au sein de la cellule familiale, car comme le souligne Marlow, c'est le lieu de refuge, l'endroit idéal pour parvenir à une satisfaction personnelle. Il écrit à ce sujet que « *a broader aspect of the attempt to seek safty and stability in the world are seen in the very common preference for familiar rather than unfamiliar things* » (1943, 380). Le pays natal est le lieu où il se fond dans la masse de ses semblables. Mais cette satisfaction reste de courte durée dans la mesure où le séjour en occident a fait naître et développé chez l'immigré d'autres facettes de sa personnalité.

### **II-3 Retour au pays natal, mouvement paradoxal**

Le caractère paradoxal du retour natal part du constat qu'il y'a eu un changement de regard, de perception non seulement de la part de l'immigré, mais aussi de ceux restés au pays. En effet, l'on ne saurait nier l'impact du séjour en occident sur la personnalité du « re-venant », tout comme l'on ne saurait faire abstraction de la modification du regard de ses semblables vis-à-vis du « blanc ». De plus, l'identité est une construction permanente et se modifie à chaque expérience humaine. En d'autres termes, l'immigré est perçu et se perçoit différemment à son retour. D'une part la société le considère comme un étranger, d'autre part lui-même a évolué dans sa conception de certaines pratiques ou habitudes communautaires. Le bonheur de l'immigré rentré est par conséquent partagé entre le plaisir d'avoir retrouvé les siens et le pays natal, et la distance que ceux-ci créent entre lui et eux, la remise en question des croyances,

pratiques et habitudes / coutumes en quoi il croyait avant son départ. Il y a donc une mutation qui n'est pas négligeable et qui rend paradoxale le retour conditionné par la satisfaction des besoins d'ordre identitaires et d'appartenance, comme le dit Gillian Beer (1996) dans *Open Fiels* « *the act of return includes recognition and estrangement* » (32) ; le revenant est une personne à la fois reconnue et étrangère car son éloignement l'a amené à changer et à évoluer ; de même que le regard des siens sur lui. On assiste donc à une série remise en cause telle qui suit :

- l'immigré est considéré comme un homme différent par les siens et ces derniers le traitent en tant qu'étranger à leur culture, à leur valeur, ils le surestiment ou font semblant. C'est ce qui arrive Angoula une fois qu'il se met à questionner les valeurs de son terroir : « *Lorsqu'il soumettait ce problème au débat, ses cousins, oncles et tantes se contentaient de lui rétorquer que s'il ne comprenait pas leur univers culturel, c'est parce qu'il était devenu un blanc [...]* Son entourage lui réservait le traitement qu'il croyait convenir à un blanc » (VVLIR, 134)

Angoula est mis à distance par les membres de sa propre communauté ; ceux-ci ne parlent pas de notre univers en s'adressant à Angoula, leur fils ; ils parlent dès lors de "notre univers" pour mettre en avant le fait que le nouveau Angoula ne fait plus partie intégrante de cet univers après son séjour en Europe. De plus, ces derniers le considèrent et le traitent comme un blanc, c'est-à-dire avec un excès de respect, de protocole et de démarcation. Ainsi traité, Angoula est mis à l'écart, isolé par les siens.

-L'immigré retourné remet en question sa société, son pays natal et les croyances qui font partie de leur existence. A de nombreux égards le "revenant" n'est plus le même homme. Le contact avec l'autre, avec les visions du monde de l'autre, et avec la modernité, la technologie suscite de réflexions nouvelles et un regard nouveau du retourné sur les manières de faire, de penser, d'agir des hommes de sa communauté.

*Son séjour chez les blancs l'avait anesthésié contre les croyances superstitieuses. De même qu'il n'admettait plus qu'un homme fut capable de se transformer en hibou, en serpent ou en porc-épic, de même ne croyait-il plus qu'un homme pu mystérieusement soumettre un autre à son pouvoir de manducation. [...] Comment pourrait-il les motiver [...] afin qu'ils sortent de la clôture de ce système de représentations néfastes, constitué de croyances aussi ridicules que celle de la transmutation des hommes en animaux ? [...] Si le physique des chrétiens [...] avait [...] subi l'outrage du*

*temps, l'identité de leurs mœurs et leurs croyances lui avaient survécu.*  
(LPDY, 133)

Suivant la définition de 'revenant' tel qu'abordé par le Chassaing Irène (2014) qui perçoit « les revenants » comme : « *ceux qui reviennent au pays natal, assimilables à des revenants à des spectres qui ne devraient pas être là et dont la seule existence viendra bientôt menacer la réalité de ceux qui sont restés* » (6), Angoula s'insurge contre les coutumes et croyances des hommes de son village natal. Il vient dès lors menacer la stabilité de ses derniers, en ré-questionnant les habitudes qu'il a jadis apprises, reçues et acceptées. Il veut changer ces croyances et habitudes, les moderniser. Ce faisant, il veut modifier sa société et n'est par conséquent plus le bienvenu. Le bouleversement que l'immigré veut entreprendre dans son pays natal par une série de modifications de mentalité est perçu comme un danger. Par conséquent, le revenant devient un élément perturbateur de la tranquillité de sa communauté d'où la remise en cause de sa présence par les siens.

Qui plus est, le retourné n'arrive pas à assimiler le refus d'ouverture à la modernité de ses confrères qui veulent rester dans l'enfermement aux coutumes, croyances et habitudes. Celui-ci pense que ceux-ci font montre d'une paresse intellectuelle.

*Si les paroissiens de la Bona étaient très impressionnés par les sciences et les techniques, [...], ils ne font aucun effort pour s'appropriier l'esprit de la science et de la technologie. Angola ne comprenait pas comment les siens parvenaient, dans un monde désormais si ouvert, à se blottir dans leur petit univers clos, en se donnant à des pratiques et croyances anachroniques, le pouvoir de résister efficacement au temps. Comment pouvait-on continuer à croire qu'on ne tombe malade ni ne meurt que si l'on est victime d'un mauvais sort ? [...] Comment les paroissiens [...] pouvaient-ils donc s'approprier, suivant leurs propres aspirations, un monde qu'ils croyaient souverainement gouverné par les sorciers et les esprits ou les génies ? [...] Comment les siens pouvaient-ils continuer, en dépit de l'évolution de la science et de la technique [...] d'expliquer les phénomènes par la prétendue actions des forces occultes ? Comment pouvaient-ils, [...] rivaliser de puissances et de performances avec les blancs. (PDY, 133-134)*

A travers le long monologue qui traduit le questionnement constant du fils prodigue, on se rend compte du bouleversement intérieur qui tourmente le revenant. Celui-ci est désormais incapable de comprendre et d'assimiler, voire de s'assimiler, aux idéaux qu'il

partageait autrefois, avant son départ. L'ouverture qu'il a eue sur le monde a façonné sa personnalité et sa manière de voir le monde. Il voudrait partager « les avantages » du monde contemporain avec les siens, mais ceux-ci sont réfractaires à toutes idées de progrès. Ils se sentent heureux alors que celui qui a fait l'expérience de l'ailleurs, perçoit le bonheur dans les aspirations technologiques et à la modernité. L'ouverture au monde, le cosmopolitisme, le développement technique et la conquête d'une place dans le monde moderne constituent les nouveaux idéaux de celui qui est revenu car comme le pense Jean Marc Moura, l'immigré doit négocier entre le monde sud et le monde nord ; entre la satisfaction technologique et les techniques traditionnelles, entre deux citoyennetés. Selon lui, il faut bannir les croyances désormais anachroniques pour se conformer à la nouvelle réalité, une réalité qui n'est pas appréciée de tous.

-Ces questionnements révèlent aussi les présages d'un esprit troublé émotionnellement et personnellement. Si le revenant s'indigne contre les pratiques arriérées des hommes de sa communauté, il se rend compte que ces réflexions sont aussi la preuve qu'il n'est plus le même homme. Sa personnalité et son identité ont pris un coup en raison des modifications conscientes ou non de sa personne lors du séjour hors de son pays natal. En effet, l'identité tout comme la personnalité est des données mutables, évolutives ; elles ne sont pas statiques, immuables. Elles se modifient constamment en fonction des expériences de l'individu. Si peu de choses ont changé dans sa communauté depuis son départ, l'immigré de retour est un être nouveau. Il est sujet à de nombreux conflits internes. C'est pourquoi « *Les jours qui passèrent suscitèrent et développèrent en Angoula des interrogations et même des doutes sur son identité. Il ne savait plus qui il était vraiment. Il essayait vainement de se rapprocher de son identité africaine.* » (LPDY, 134)

Cette remise en cause identitaire personnelle est l'expression de la nouvelle identité oscillante de l'immigré. Celui qui part n'est plus et ne sera plus le même. Elle met en exergue le malaise d'ordre identitaire non plus de l'immigré avec l'autre et le pays d'accueil, mais avec lui-même et son pays natal. C'est ce qui selon Paravy (2001) constitue l'essence des nouveaux romans sur l'immigration. Il affirme à ce sujet : « *dans les romans plus récents, (...) ce n'est plus tellement de sa relation avec le monde européen que le héros se sent [...] mal à l'aise, mais dans son rapport dans tout ce qui l'entoure en Afrique [...] il est un étranger, un être différent.* » (214) Désormais, l'immigré est piégé « entre deux » cultures africaines et occidentales, et n'appartient vraiment à aucune. C'est une position inconfortable qui l'oblige à

se redéfinir dans la mesure où l'immigré qui retourne devient victime d'une instabilité émotionnelle eu égard de son impossibilité à se fondre dans la réalité du pays natal.

Toutes les contradictions énumérées à savoir la remise en cause des croyances et pratiques, la distanciation que la famille de l'immigré lui réserve à son retour ainsi que le réquestionnement de l'identité même de l'immigré, contribuent à montrer que le mouvement retour et le rapport de l'immigré avec son pays natal, avec lui-même, est un mouvement paradoxal ; la migration retour s'avère conflictuelle pour l'immigré et pour le pays natal. Le pays natal n'est plus si sécurisant et source de bonheur ou de stabilité ; il est source de remise en question, du besoin de refondation des mœurs et habitudes, celui du questionnement de la quintessence. C'est ce qui rend le retour contradictoire comme le souligne Gillian Beer (1996) dans *Open Fields*, le mouvement retour repose sur un paradoxe car tout retour constitue de manière inévitable un départ. Et le départ en question se fonde sur la réalisation des conditions autres qu'identitaires.

### **III- CONDITIONS ÉCONOMIQUES ET PROFESSIONNELLES DU RETOUR : RÉINSERTION**

Selon une approche transversales du retour tel qu'absorbé par Fatma Mabrouk (2001) « *le paradigme échec-réussite ne peut pas expliquer entièrement le phénomène de la migration de retour [...] le retour n'est pas seulement une question personnelle mais aussi et surtout un contexte social affectés par des facteurs conjoncturels et structurels [...] Il ne constitue pas la fin du cycle migratoire* »(51). En d'autres termes, le retour au pays natal implique d'autres paradigmes que la seule volonté de l'immigré. En effet, l'insertion de l'immigré dans sa société conditionne l'effectivité du retour. Si cette condition n'est pas satisfaite, l'immigré de retour remet en question son retour et peut ré-émigrer dans le pays d'accueil.

Comme le souligne Termote, M. (1993, 59), les principaux bénéficiaires de la migration sont les migrants eux-mêmes qui reçoivent des salaires les plus élevés dans les pays riches qui les accueillent que dans leur propre pays d'origine. Les conditions économiques et professionnelles sont à la base même du processus de migration. Si le déterminant de départ tourne autour de besoin de satisfaction économique et professionnel, c'est ce même déterminant qui pousse l'immigré à rester chez-lui ou pas lorsqu'il est retourné. Lorsque le besoin de réalisation de soi, de professionnalisation n'est pas atteint, l'immigré retourne dans le pays d'accueil.

### III-1 Retour irréalisable sans profession

Dans la mesure où l'épanouissement économique et professionnel ne suit pas le processus de retour, celui-ci devient irréalisable vu que l'objectif de l'Homme est la réalisation de soi et l'indépendance véritable. Or ce besoin constitue le cinquième niveau dans l'élaboration de la pyramide de Maslow. Pouvoir se prendre en charge, pourvoir aux nécessités de sa famille constitue le socle de tout homme majeur et responsable. Vu dans ce sens, l'incapacité de l'immigré à s'accomplir devient source de frustration et de questionnement des réalités socio-économiques et politiques de son pays d'origine. On serait tenté de dire avec Ambroise Kom qu'il n'y a pas de retour heureux. C'est ce qui arrive au héros de LPDY.

En effet, à l'enthousiasme d'Angoula de retour au pays, succède un lot de frustrations né de l'inaccomplissement de son rêve d'obtenir un emploi. Retourné après obtention de son diplôme, le jeune Angoula est motivé et entreprend une série de souscriptions aux offres d'emplois disponibles dans son pays. Il espère s'installer avec son épouse Jacqueline ailleurs que chez son oncle Olama, à Mvog-mbi. Mais pour cela, il lui faudrait absolument une certaine liberté économique notamment par l'assurance d'un emploi stable. Pour un départ, s'installer dans la maison d'oncle Olama releva d'une bonne stratégie, même si Angoula « *a du mal à se réinsérer [...] dans ce quartier* » désordonné et insalubre. (137)

*Pour encadrer son épouse et relever le défi lié à la question de la famille qui voudrait construire, Angoula devait aller à Ongola chercher un emploi dans le vaste appareil de la fonction publique. [Son] départ [...] était motivé par l'espoir que le blanc qu'il était [...] allait facilement lui permettre de trouver un emploi [...] cet espoir était si considérable qu'Angoula se représentait la perspective de se faire employer [...] comme une certitude donc la matérialisation lui imposait seulement de devoir remplir quelques formalités. (136)*

Le jeune diplômé Angoula fait preuve d'une assurance quant à ce qui concerne l'obtention d'un emploi qui lui permettrait de vivre une réjouissance dans son pays d'origine, à l'abri des préjugés raciaux. Cet emploi lui donnerait la possibilité de s'occuper de sa famille et de la mettre dans le confort et à l'abri des besoins. C'est fort de cette conviction qu'il occupe avec Jacqueline la chambre de lycéen dans la maison de son oncle. Une chambre qui d'ailleurs laisse à désirer : « *Cette chambre était restée presque la même. Ses souris avaient préservé leur sens de la curiosité qu'elles manifestaient à la limite de l'indécence et du voyeurisme. [...] des*

*cafards [...] continuaient de décorer chaque nuit [...] les murs [...] Ce lit jadis silencieux [...] était devenu grognon et bavard. » (139-140).*

C'est dans ces conditions qu'Angoula attend patiemment un appel d'offre abouti. Il ne se limite pas à déposer son dossier à la fonction publique, il participe également à de nombreux concours d'intégration. Mais, son espoir se transforme de plus en plus en frustration car, l'emploi escompté, le bout du tunnel n'est pas visible à l'horizon. A l'enthousiasme de départ, s'annoncent dorénavant l'impasse, la désillusion d'une situation professionnelle et économique future.

*Au cours des mois qui suivirent, que de demandes d'emploi ne déposait-il pas, ici et là ! Il prit même part à des concours d'entrée dans les grandes écoles donnant accès à la fonction publique. Mais il s'aperçut que l'organisation des dits concours ressemblait à des belles arnaques financières, dans la mesure où non seulement ces concours mettaient non souvent en compétition plus de dix mil candidats pour deux-cents ou trois-cents places, mais aussi parce que l'essentiel de cette apparente concurrence intellectuelle se déroulait dans des plates-formes de corruption dans lesquelles les recrutements se monnayaient en terme de millions, sauf quand les concurrents acceptaient d'agrandir le lignage des gourous pouvant les parrainer.( 141)*

De cet extrait, on note que l'instabilité économique et la corruption prévalent dans le pays d'origine. Le mérite semble avoir disparu car, comment expliquer qu'Angoula, qui a brillamment obtenu sa licence en lettre (123), ne réussit à aucun concours ou n'est sollicité par aucun avis de recrutement. La compétence ne serait plus le gage d'un emploi si les places sont vendues et achetées, ou s'il faut être parrainé pour réussir. C'est par conséquent un système où le citoyen et l'Etat seraient complices. De plus, le nombre de candidats aux différents concours montrerait le taux de chômage élevé qui règnerait dans son pays d'origine.

Angoula se trouve donc piégé dans son pays. Il a laissé des opportunités d'emploi en France dans l'espoir de retourner chez-lui et de trouver un emploi. Mais la frustration et le désespoir remplacent son optimisme. N'étant pas préparé à un tel échec, il décide de retourner dans son village, certainement pour vivre des activités rurales.

*Après avoir fait, sans succès, moult concours, il jeta l'éponge et se résolu à rentrer dans son village natal. C'est en ce moment-là qu'il perçut*

*de son beau-père, une lettre qui contenait deux billets d'avion, et au terme de laquelle M. Robert Rivière l'invitait à se rendre à Paris où il lui avait trouvé un job. C'est la mort dans l'âme qu'il dû accepter l'offre et remplir les formalités de retour dans cette France multicolore, mais dans laquelle il avait pourtant la malchance d'être, [...], l'objet d'une attention à la limite du harcèlement (141-142).*

Ce retour équivaut à un échec dans la mesure où l'immigré n'a pas pu se réaliser. C'est-à-dire avoir un travail qui lui permet de s'épanouir économiquement. Déçu et brisé par cette réalité inattendue, il entreprend de s'établir à Akak ; heureusement ou malheureusement, pour Angoula, son beau-père lui vient en aide ; malheureusement parce qu'il sera obligé d'affronter le racisme, heureusement parce qu'il aura un emploi stable. C'est donc contraint qu'il effectue le trajet retour pour la France. L'immigré doit donc choisir entre l'instabilité émotionnelle qui résulte du contact difficile avec l'autre et le besoin de se réaliser en tant qu'individu indépendant et responsable. Le choix bien-que difficile, est évident, car la stabilité financière prévaut sur l'instabilité émotionnelle qui est ajustable. Le retour en lui-même devient irréalisable dans le cas où l'immigré effectue une re-migration vers le pays hôte en raison de l'absence d'épanouissement économique et professionnelle. Comme on le souligne lors de la quatre-vingt-seizième session du Dialogue Internationale Sur La Migration en deux-mil-huit sous le thème 'Migration de retour : défis et opportunités', « *le retour n'est pas nécessairement l'étape finale du processus migratoire. [...] Lorsque le retour a lieu, il peut être permanent ou temporaire tout en laissant ouverte la possibilité d'émigrer une nouvelle fois* » (1)

### **III-2 Retour effectif : emploi stable**

D'un autre côté, le paradigme du retour effectif repose sur la garantie d'un emploi ou d'une condition économique méliorative que celle qu'avait l'immigré avant son départ. En effet si la trajectoire retour signifie l'amélioration de la qualité de vie de celui qui est revenu, le retour devient heureux. Ceci s'explique par le fait que 'le revenant' est offert l'opportunité de se réaliser, de s'occuper de sa famille et d'assumer ses responsabilités sans toutefois être obligé de travailler dans deux ou trois restaurants comme en Occident. C'est ce qui ressort des remerciements de Jende Clark Edward dans VVLR « *[...] Je suis venu ici [...] pour vous remercier personnellement pour le travail que vous m'avez donné [...] ce travail a changé ma vie. Grace à lui, j'ai pu économiser de l'argent, je vais maintenant avoir une bonne vie en rentrant chez-moi* » (407)

L'immigré qui a fui la misère et chômage revient triomphant s'il peut désormais changer de condition sociale. En effet, avant d'émigrer, Jende travaille à la commune municipale de Limbé comme agent de salubrité pour un salaire misérable.

Mais en tant que non diplômé, Jende est conscient qu'il ne pourrait être un agent de l'Etat, il opte pour un homme d'affaire comme stratégie de réalisation de soi. C'est ainsi qu'il monte une affaire avec l'argent qu'il a pu économiser. En d'autres termes, l'immigré rapporte dans son pays les fonds qu'il a amassés en Occident, il rapatrie aussi l'épargne et d'autres avoirs financiers ou matériels qui favoriseront substantiellement son insertion dans son pays natal. Comme l'indique Paul Samuelson, « *le capital 'liquide' le capital financier, est-il très mobile (on peut le transporter) d'un coin du globe à l'autre pratiquement de façon instantanée et à très faible coûts. [...] comme tout facteur de production, il s'installe là où sa rémunération est la plus élevée.* » (1967, 52).

Le capital pour Jende est de « *vingt-et-une liasse, [...] chaque liasse [contenant] mille dollar de sa fortune* »(417) ; Avec cet argent, il compte démarrer sa "nouvelle vie" au pays natal en investissant dans plusieurs activités notamment, l'agriculture, l'élevage, car il dispose déjà de plusieurs hectares, qu'il a hérité de son père.

*Dès son retour à Limbé, Jende comptait monter s propre affaire : Jonga entreprise. Son slogan serait [...] la sagesse de Wall Street à Limbé [...] Il commencerait en faisant tourner quelques taxis ou quelques ben-skin ou bien en embranchant les fermiers pour cultiver les trois hectares de terre que son père lui avait laissés à Bimbia, dont il pourrait vendre une partie de Limbé et exporter l'autre à l'étranger (399).*

C'est en conquérant que Jende retourne chez-lui, décidé à accomplir son rêve de vie meilleure qu'il n'a pas pu réaliser en Amérique. Le mal de dos dont il souffrait avait cessé de le torturer sans le moindre traitement. Cela signifie que cette souffrance physique était la conséquence d'une souffrance mentale.

Les éléments qui prouvent que son mode de vie a changé, sont évidents. Jende demande à son frère Moto de chercher les hommes pour labourer la terre et y planter plantains et patates douces ; de plus ce dernier doit lui trouver une maison aménagée en briques (plus en caraboat) de quatre pièces avec un garage ; une bonne et une voiture qu'il conduira en attendant recevoir la Hyundai par cargo. De quoi rendre Fatou envieuse, « *regarde-toi, dit Fatou à Neni* »- lorsque

cette dernière lui parlait de la maison et de la bonne- *Tu vas partir du petit deux pièces pour aller vivre dans un manoir ! Ousmane, pourquoi il ne fait pas sa pour moi aussi ?* (394).

Le luxe qui attend la famille Jonga à leur arrivée à Limbé contraste nettement avec la précarité qui caractérise leur appartement dans le quartier de Harlem ; ceci n'est pas de nature à déplaire un immigré qui devait travailler des heures pour un revenu insatisfaisant et monter cinq étages pour retrouver « *son trou à cafard* » (396). C'est ainsi qu'en marchant dans les rues de New York lors de ces derniers jours en Amérique, il ne ressentit la moindre tristesse ni le moindre regret.

*La coupe était pleine. Jende ne voulait plus vivre dans un appartement plein de cafards à Harlem [...] Jende ne voulait plus de ces cinq étages à monter à pieds pour aller partager son lit avec sa fille, tandis que son fils dormait dans un lit minuscule à quelques centimètres de lui. Jende ne voulait plus sourire pour sauver les apparences tandis qu'il rangeait la vaisselle et essuyait des couverts ; il ne voulait plus prendre le métro au beau milieu de la nuit pour rentrer chez-lui en sueur, empestant la friture, vidé de ses forces. (VVLR, 396-397)*

Le retour est donc lié au facteur d'épanouissement, de réalisation et de réinsertion du revenant. Si ces conditions ne sont pas remplies, le retour ne saurait être effectif, car l'autonomie est la caractéristique qui définit l'être humain selon une vision humaniste. Cette autonomie ne peut être une réalité que si l'homme est indépendant sur le plan social, professionnel, économique et culturel. Comme le dit Jeanloup Amselle, (1976, 25) « *la migration contrairement à toutes les évidences, ce n'est pas le déplacement dans l'espace, mais plutôt un changement d'état ou de condition sociale* »

**CONCLUSION GÉNÉRALE**

Cette étude a porté sur le thème du retour dans le roman de l'immigration selon une perspective humaniste, précisément selon la théorie de la motivation humaine d'Abraham Maslow, dans trois romans : *La prière de Yakob* de Lucien Ayissi, *Place des fêtes* de Sami Tchak, et *Voici venir les rêveurs* d'Imbolo Mbue. Le sujet a posé le problème suivant : comment le retour a-t-il évolué de son lien indissociable avec l'identité pour devenir intimement associé à la notion d'épanouissement économique et professionnel ? Pour mieux saisir la quintessence de ce problème, nous avons élaborés les questions de recherche qui suivent : quels sont préalablement les mobiles du départ de l'immigré ? Est-ce que le séjour de l'immigré en Occident concorde avec les illusions qu'il avait avant le départ ? Quels peuvent être les déterminants de la migration retour ? Le retour n'est-il pas finalement conditionné ? Dans l'optique de mener à bien cette étude nous avons émis les hypothèses notamment : le départ serait largement motivé par la satisfaction des besoins d'ordre social, économique, tandis que le séjour de l'immigré ne s'avèrerait pas aussi luisant et paisible que dans son rêve. En outre, l'impasse, la précarité de même que les problèmes d'ajustement seraient des éléments qui déclenchent le besoin de retour, un retour qui ne serait effectif que si le revenant est épanouit sur le plan économique, social et professionnel.

Il ressort de cette analyse qu'aujourd'hui le retour est intimement lié aux besoins de réalisation de soi. En effet si dans le passé la question de retour est traitée en droite ligne avec les notions d'identité et d'appartenance, les romans qui ont constitué notre corpus illustrent combien cette vision du retour a changé. Il s'agit dorénavant d'un retour conditionné par le besoin de satisfaction économique. Autrement dit, si le mouvement du retour au pays natal ne garantit pas une sécurité professionnelle, il ne saurait être effectif. Cela implique par conséquent que les besoins d'appartenance et d'identité qui jadis fondaient le socle même du retour au bercaïl serait devenu sinon obsolète, néanmoins insuffisant pour persuader le retourné de rentrer et surtout de rester. Parallèlement, si l'immigré fuit principalement la misère pour se réfugier en occident, il se rend bien vite compte que l'argent ne couvre pas les routes comme dans ses rêves. Au contraire son séjour est un chemin épineux fait de nombreuses difficultés au plan physique, psychologique et matériel. En réalité les conditions de vie de plusieurs immigrés sont précaires, mais cela n'empêche pas ceux qui veulent rester d'élaborer des stratégies pour rester en occident et parfois vivre dans l'illégalité. Cela pourrait se comprendre si le retour, notamment le retour échec, est suivi de moqueries et de honte. Néanmoins, parmi ceux qui s'engagent physiquement dans le processus de migration retour, une préparation physique et psychique est nécessaire. De toute évidence l'immigré qui retourne de manière spontanée,

volontaire, ou par refus d'expulsion, et qui y demeure est celui qui a élaboré un projet de vie qui va le propulser socialement et financièrement. Bref, sa condition de vie avant son départ va sensiblement s'améliorer. Par contre, si les immigrés de la première génération retourne par devoir patriotique, les jeunes diplômés qui reviennent et qui n'ont pas d'emploi ne peuvent pas rester. La réalisation de soi est un facteur déterminant dans le processus de retour et signifie l'insertion socio-économique et professionnelle. On dira que la migration de retour n'est plus seulement associée au malaise d'ordre identitaire et social. Le pays natal renvoie finalement à l'endroit où l'on est épanoui. Il y a eu une mutation du discours social sur le retour. Par conséquent, la migration de retour n'est plus un processus définitif. Elle s'inscrit plus généralement dans la logique de circulation des biens et des hommes qui caractérise le siècle présent ; il n'exclut pas la possibilité d'une re-migration. Les immigrés ne sont plus enfermés dans l'alternative rentrer ou rester, ils s'inscrivent maintenant dans la perspective d'un environnement recomposé de notre siècle qui est étroitement associé à la réussite socio-professionnelle.

Nonobstant la pertinence de ce travail, la démarche utilisée pourrait faire l'objet d'approfondissement, car la théorie utilisée n'aurait pas encore été prouvée en tant que théorie littéraire proprement dite. L'approche est inspirée du cours de psychologie générale et de psychopédagogie enseigné à l'École Normale sous le chapitre sur la motivation. Il serait donc intéressant de continuer cette étude. De plus l'expression textuelle de l'identité retour pourrait faire l'objet d'une recherche en littérature d'immigration. En effet plusieurs études s'attardent sur l'aspect social du retour. Or il serait intéressant d'étudier ce thème en faisant ressortir les éléments esthétiques du retour, c'est-à-dire les aspects immanents au texte qui montreraient comment le retour est textuellement exprimé. Pourquoi ne pas aussi aborder la question du retour sous l'angle géocritique en étudiant le phénomène sous son aspect spatial.

Il serait intéressant à plusieurs titres d'étudier la thématique du retour dans les lycées et les collèges, véritablement dans les classes du second cycle. Le choix de ces classes n'est pas fortuit, car c'est au second cycle que l'apprenant devient de plus en plus sensible et conscient des difficultés que vivent les citoyens au quotidien. En effet, la prise de conscience des problèmes d'ordre économique et social constitue souvent des instigateurs à la volonté de partir. Or en mettant les apprenants en contact avec les textes sur l'immigration, notamment en étudiant le thème du retour qui a l'avantage de passer en revue plusieurs étapes importantes du mouvement migratoire. Ceci expose l'apprenant aux difficultés que peuvent rencontrer

l'immigré en situation d'immigration régulière ou irrégulière. Il pourrait alors se rendre compte que les souffrances et les misères peuvent se trouver partout. Peut-être envisageront-ils de chercher des voies et moyens pour réussir tout en restant chez eux. En effet seul le travail acharné garantit la réussite. Vu l'ampleur du phénomène migratoire, il serait judicieux de mettre au programme des manuels scolaires qui abordent le sujet. Cette thématique pourra être intégrée et enseignée dans les programmes pédagogiques sous la forme de groupement de texte ou de lecture méthodique. Il s'agira d'étudier les sous thèmes de départ, accueil, séjour, causes de retour des personnages. A partir de cette étude, l'apprenant verra que la difficile intégration, la précarité qui caractérise le séjour de l'immigré constitue le déclic de la prise de conscience pour rentrer au pays. En outre, cette étude à un encrage civique qui consistera à faire naître le patriotisme, et l'amour du chez-soi, ainsi que la valeur du travail comme enjeux majeur de développement de la nation. Des extraits de texte pourront être photocopié et étudié en salle de classe si le manuel n'est pas au programme.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abdourahmane, w., & WABERI, A. (1998, septembre-décembre). "Les enfants de la postcolonie: esquisse d'une nouvelle génération d'écrivains francophones d'Afrique noire" n° 135. *Notre librairie*.
- Achebe, C. (1958). *Things fall apart*. London: William Heinemann Ltd.
- Albert, C. (2005). *L'immigration dans le roman francophone contemporain*. Lettres du Sud: Karthala.
- Ange, M. (1992). *Non Lieux, Introduction d'une antropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
- ATANGANA, K. (2012, juin). Expérience migratoire et conscience du bercail dans le roman francophone. *Ecritures Revues Internationales de langue et littérature, FALSH, n°XI, UYI*, pp. 271-272.
- Ayissi, L. (2010). *La prière de Yakob*. Yaoundé: L'Harmattan.
- Barrientos D., Delobel R.(dir). (2017). *Ecritures dans les amériques au féminin*. Aix-en-Provence: Presses Universitaires de Provence.
- Beauchemin C., Shoumaker B., Henrys. (2007). Côte d'Ivoire, Burkina Fasso (1970-2000): une étude des déterminants individuels et contextuels du retour. (AIOF, Éd.) *Les migrations Internationals: observations, analyses et perspectives*, pp. 157-177.
- Beauchemin, C., Shoumaker , B., & Henrys. (2007). Côte d'ivoire-Burkina Faso (1970-2000): une étude retrospective des déterminants individuels et contextuels du retour . *les migrations internationales: observations, analyse et perspective* , AIOEF, Paris, PUF, PP.151-177.
- BEER, G. (1996). *Open Fields: science*. Oxford, New york: Cultural encounter, Clarendon press-oxford university press.

- Black, & Ammassari. (2001). Migration research serie: harnessing the potential of migration and return to promote development. *IOM*, n°6, (p. 59 Pages ).
- Césaire, A. (1939). *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Volontés.
- CHASSAING, I. (2014). *Dysnosties: Le retour au pays natal dans la littérature francophone contemporaine*. Thèse .
- Chévrier, J. (2006). *Littératures Francophones d'Afrique noire*. Paris: Edisud.
- D, C. (2002). Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des derniers siècles . *Voix et Images*, Vol XXVIII, n°2180, PP.303-304.
- Daum, C. (2007). Migration retour, non-retour et changement social dans le pays d'origine. *Migration de retour et pays d'origine* (pp. 157-169). Nogent-Sur-Marse: Rencontres.
- de retour de Libye, les migrants racontent l'enfer*. (s.d.). Récupéré sur [http://www.Jeuneafrique-cam/495391/société-de-retour-de-libye-des migrants-camerounais-racontent-l-enfer/](http://www.Jeuneafrique-cam/495391/société-de-retour-de-libye-des-migrants-camerounais-racontent-l-enfer/)
- dictionnaire* . (s.d.). Récupéré sur <http://www.Toupie.org/dictionnaire/immigration.htm>
- Elizabeth, T. (2016). Behold the dreamers 'raises the issues of class, immigration, and color. *CUNY Academic Work, Contemporary and literary criticism*, vol.420.
- Ellien, D. (2011/3). "Ecriture migrante", "littérature migrante", "migration littérature": réflexion sur un concept au contour imprécis. *Revue de littérature comparée*, n°339, 301-310.
- F, P. (2001). L'altérité comme enjeux du champ littéraire africain. Dans R. Fonkoua, & H. P, *Les champs littéraires africains* (p. 214). Paris: Karthala.
- FOBASSO Yemeta , M. (2014-2015). Processus de démythification de l'ailleur et destin du héros dans la Prière de Yakob de Lucien AYISSI. *Memoire ENS*, 70 Pages.
- Fonkoua, R. (1998). *Les discours de voyage, Afrique, Antilles*. Paris: Karthala.
- Frédéric, Y. M. (2007). Etre ou ne pas être: la littérature africaine de l'immigration n'existe pas. (R. d. Caribéennes, Éd.) *Palabre, L'immigration et ses avatars*, vol.3(n°1&2), pp. 272-285.
- Hardy, T. (1878). *Return of the native*. Royaume-Uni: Belgravia.

- HERAN, F. (2007). *Le temps des immigrés, La République des idées*. Paris: Seuil.
- Homère. (VIIIème siècle AV- JC). *Odyssée*.
- Imbolo, M. (2016). *Voici venir les rêveurs*. Montréal: Belford.
- Jeanloup, A. (1976). *Les migrations africaines: réseaux et processus migratoire*. Paris: Place Paul Painlevé.
- J. J. Rousseau TANDIA MOUAFFO: "*Place des fêtes*"; propos des modalités énonciatives par le sujet narrant (2016)
- KING, R. (2000). Generalizations from the history of return migration. *Return migration: journey of hope or despair? Dir B, GHOSH, Geneva, IOM:UMO*.
- KOM, A. (2002, Février ). Il n'y a pas de retour heureux. *Pluriels n°20*.
- LAFEMERE , D. (1992). *L'Enigme du retour* . Paris: Grasset.
- Lamine , N. (2008, 1er semestre ). l'Immigration clandestine. *Ethiopiennes, n° 80*.
- Mabrouk, F. (2011). Migration de retour, de la théorie à la pratique .
- Martin, G. D. (s.d.). L'expression du baroque chez les auteurs africains: une étude de La vie et demie, de Place des fêtes, et de Verre cassé. (U. G. Berger, Éd.) *Revue de l'unité de formation et de recherche des lettres et des sciences humaines*.
- Maslow, A. (1942). The dynamics of psychological security-insecurity. *Character n°10*, pp. PP.331-344.
- Maslow, A. (1943). A theory of human motivation. *Psychological Review, n°50*, pp. 370-396.
- Monique Lebrun, Luc Collès, Marie-Cécile Robinet. (2007). *La Littérature Migrante dans l'espace francophone*. Belgique: Modulaires Européennes.
- Nubukpo, K. (2009). Mondialisation et critique littéraire. *Particip'action: Revue Inter-africaine de Littérature et de Philosophie*, p.120.
- Odile, C. (2003). *Afrique sur seine, une nouvelle génération d'écrivains africains à Paris*. Paris: L'Harmattan.

- Onnyemelukwe Mabel, Musa Elejo. (2017). Migritude, immigration et déracinement dans Place des fêtes de Sami Tchak. *Language and Literary Studies, vol.1*.
- Oriol, B. (Decembre 1986). L'effet de l'exil. *Vice Versa, n° 17*.
- Ornella Pacelley (2016); Ecriture du corps et mythe personnel de l'écrivain: *approche psychocritique de Place des Fêtes*, Hermina et la fête des masques.
- P, F., & H, T. (2011). Exils et migrations postcoloniales, de l'urgence du départ à la nécessité du retour. *Yaoundé, Ifrikiya, call"Interlignes"*.
- R. Fonkoua, P. Halen. (2001). *Les champs littéraires africains*. Paris : Karthala.
- RALLU, J. L. (s.d.). *Etudes des migrations de retour: données de recensement, d'enquête et de fichiers*.
- Regine, R. (1997, Hiver). Présentation, ethnicité fictive, judéité et littérature. *Etudes Littéraires, Québec, Université de Laval*.
- Samuelson, P. (1967). Summary on factor-price equalization. *International economic review*, 286-295.
- Sarah NALOVA MONGO, Cross cultural encounters (voir p 12) and diasporic sullenness: a study of Imbolo Mbue's behold the dreamers.
- Sayada, A. (1991). *La double absence. des illusions de l'emigré aux souffrances de l'imigré*. Paris: Liber, Seuil.
- Starokinski , J. (1996, été). The idea of nostalgia. *Diogenes, n°54*, pp. PP.81-103.
- Steeve, R. (2012). Portrait de l'écrivain postcolonial en cartographe: poétique et politique du lieu dans Place des fêtes de Sami Tchak. *Posture Postcoloniale*, 149-178.
- Tchak, S. (2001). *Place des fêtes*. Paris.
- TSAFACK NGEUTEU, E. (2015-2016). Le mythe du retour dans Douceurs du bercail d'Aminatou Saw Fall et Marie France l'orpailleuse de Solange Bonono. *Memoire ENS*, 70 Pages.

Valentin, M. Y. (1994). La diaspora et l'héritage de l'impérialisme comme lieu du discours critique et de représentation du monde. *La revue Canadienne des Etudes Littéraires*, vol.1, pp. 89-100.

**ANNEXE**

Pyramide de Maslow



## PYRAMIDE DE MASLOW

## TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE .....	i
DÉDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS .....	iii
LISTE DES ABRÉVIATIONS .....	iv
RÉSUMÉ.....	v
ABSTRACT .....	vi
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE I : DE L'URGENCE DU DÉPART.....	15
I- LES MOTIVATIONS DU DÉPART .....	16
I-1 LES MOBILES OFFICIELS .....	16
I-1-1 Épanouissement.....	16
I-1-2 Le tourisme.....	17
I-2 LES MOBILES OFFICIEUX .....	18
I-2-1 Le regroupement familial .....	18
I-2-2 L'idéalisation de l'ailleurs.....	18
I-2-3 Un cocktail de facteurs de répulsions.....	20
CHAPITRE II : DE L'EUPHORIE DE L'ARRIVÉE A LA DYSPHORIE DE LA RÉALITE .....	24
I- ARRIVÉE : UN MOMENT EUPHORIQUE .....	25
I-1- Obtention de visa et décollage .....	25
I-2- Le déchirement de la séparation .....	25
I-3- L'éblouissement de l'arrivée.....	26
I-4- Appréciation et visite des sites.....	26

II- LE SÉJOUR, UN MOMENT DYSPHORIQUE.....	26
II-1- Indifférence.....	27
II-2 Inadaptation climatique.....	28
II-3 L'immigré face au racisme .....	29
II-4- Solitude et impuissance .....	30
II-5 Travail précaire .....	32
II-6 -Logements insalubres .....	33
II-7 L'immigré : banque familiale .....	34
CHAPITRE III : ÉLÉMENTS DÉCLENCHEURS DU RETOUR.....	36
I-LES ÉLÉMENTS DÉCLENCHEURS DU RETOUR .....	37
I-1 Dépendance .....	37
I-2 Impasse et prise de conscience.....	38
I-3 Le racisme ouvert et échec d'assimilation .....	39
II- STRATÉGIES DE NON-RETOUR.....	40
II-1 La pseudo- identité.....	40
II-2 Les pseudo-mariages.....	40
II-3 Adoption .....	41
III- FONDEMENT DU REFUS DE RETOUR AU PAYS NATAL.....	42
III-1 Le sentiment d'échec .....	42
III-2 La honte du regard des proches .....	44
IV- PRÉPARATIFS DU RETOUR.....	45
IV-1 La préparation psychique .....	45
IV-2- La préparation physique.....	47
CHAPITRE IV : CONDITION DU RETOUR : ÉPANOUISSEMENT ET RÉALISATION DE SOI .....	49
I- TYPOLOGIE TEXTUELLE DU RETOUR .....	50
I-1-Le retour volontaire et spontané .....	51

I-2- Le retour comme refus d'expulsion .....	51
I-3- Le rapatriement de corps.....	52
I-4- Retour suivisme .....	53
II- DU RETOUR SATISFACTION IDENTITAIRE.....	53
II-1 Expression textuelle de l'identité.....	54
II-2 Le pays natal, lieu d'épanouissement identitaire .....	56
II-3 Retour au pays natal, mouvement paradoxal .....	57
III- CONDITIONS ÉCONOMIQUES ET PROFESSIONNELLES DU RETOUR : RÉINSERTION.....	61
III-1 Retour irréalisable sans profession .....	62
III-2 Retour effectif : emploi stable .....	64
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	67
BIBLIOGRAPHIE .....	71
ANNEXE .....	76
TABLE DES MATIÈRES .....	78